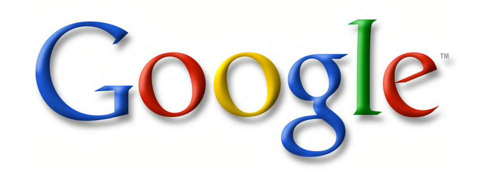
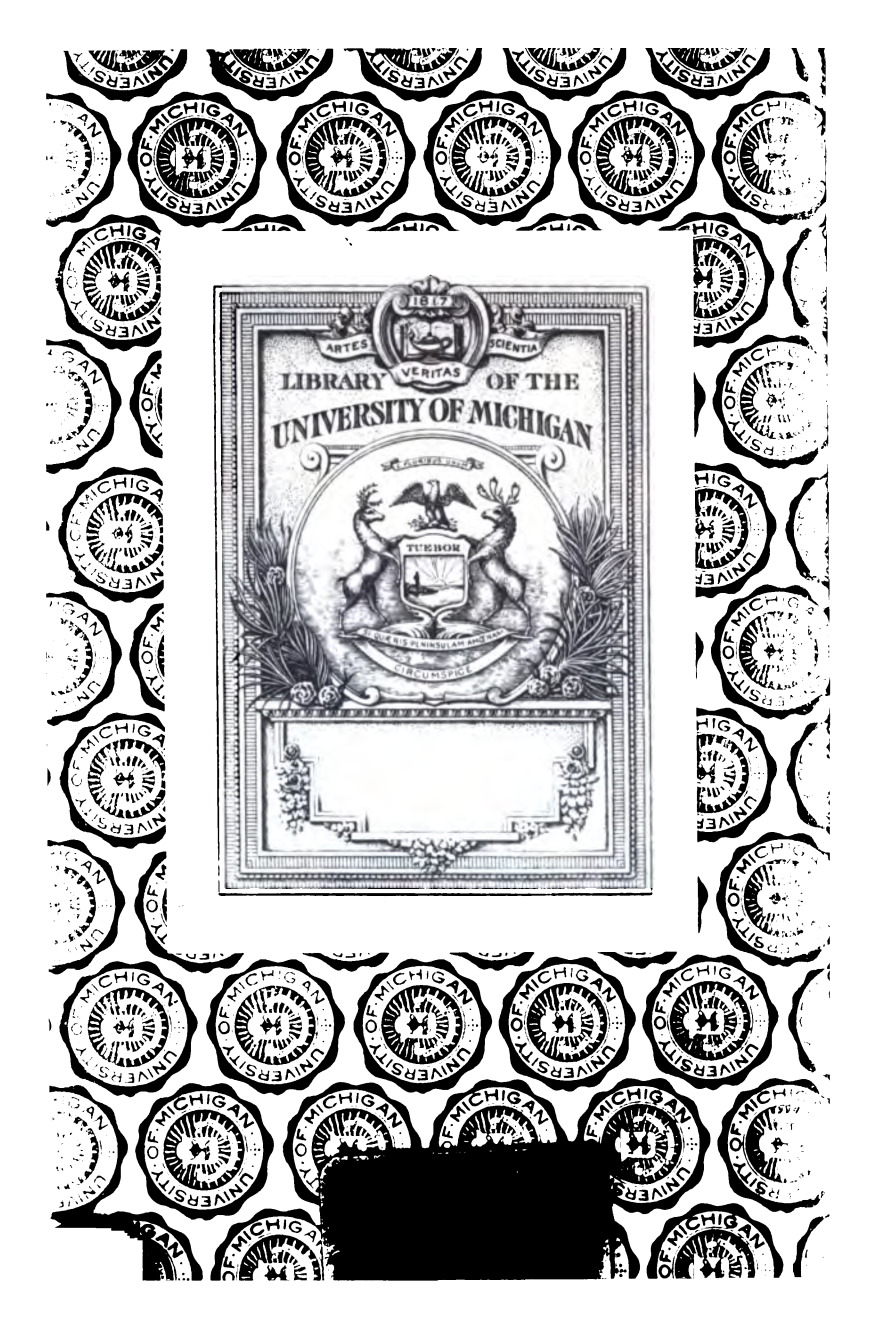
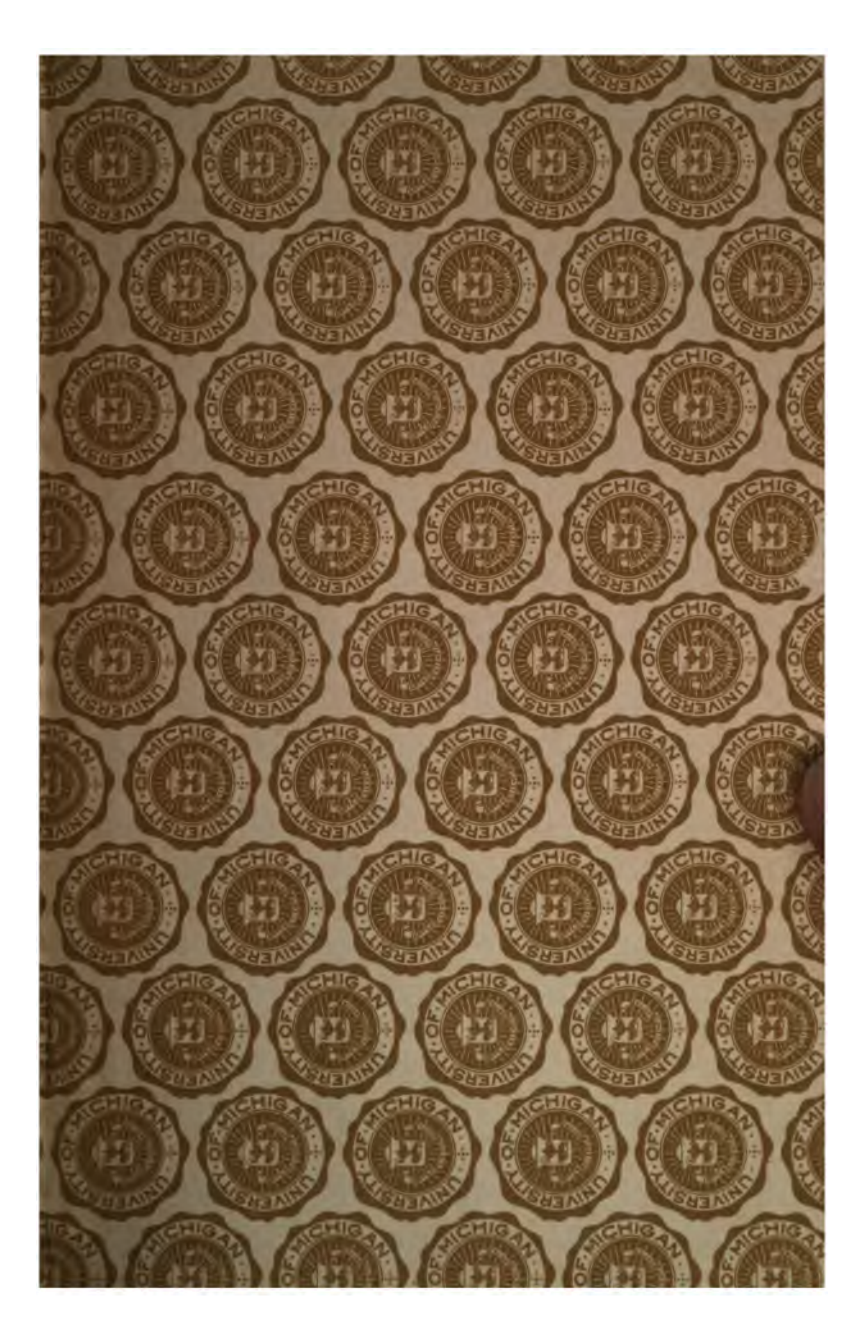
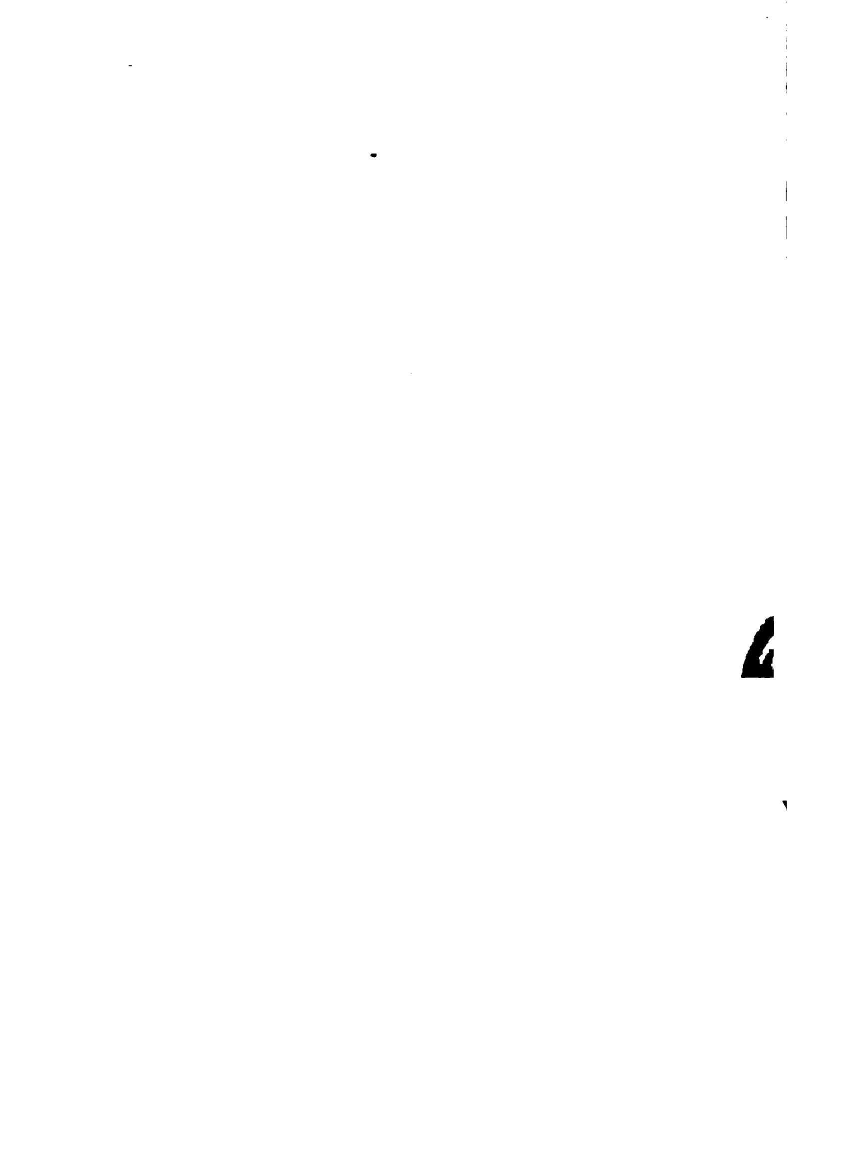
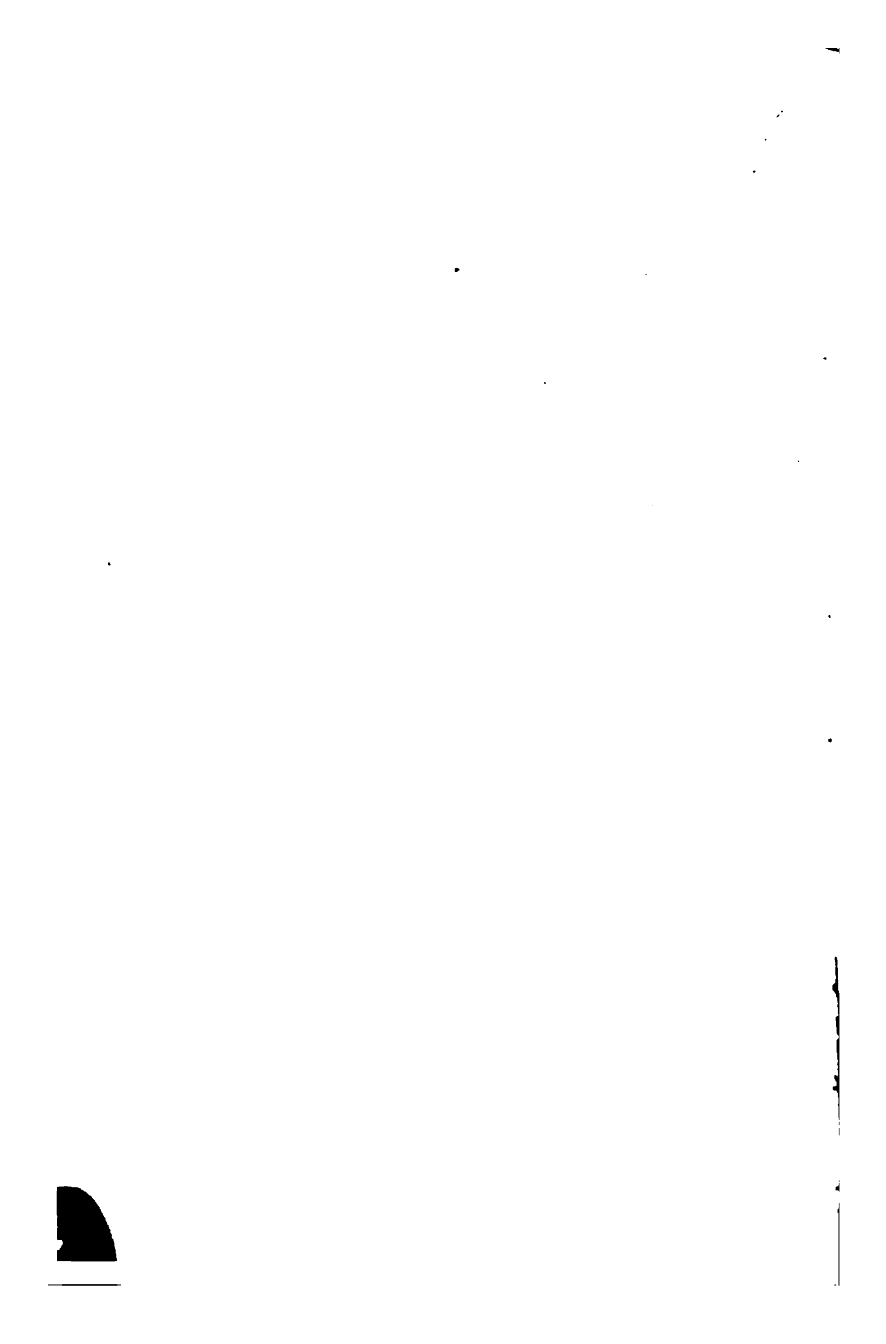



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

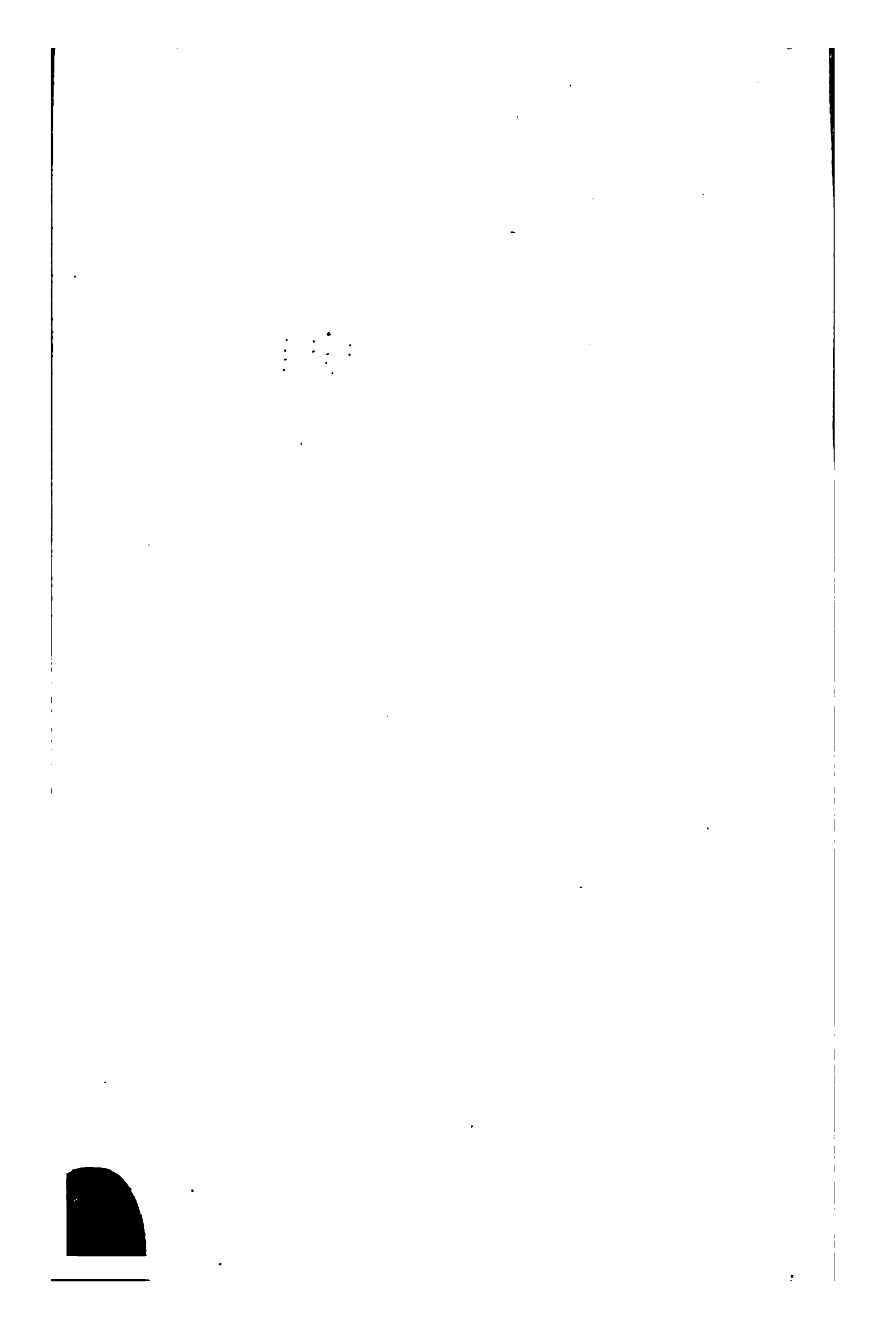

UNIVERSITY OF MICHIGAN





LE

TRIOMPHE DE L'AMOUR



DISTRIBUTION

CARLO MONTANINI, exilé du parti des Guelfes, trente ans.

ANSELME SALIMBENI, syndic du grand conseil de la République de Sienne, du parti des Gibelins, trente-cinq ans.

CAVALCABO, podestat et sénateur de Sienne, soixante-quinze ans.

JOSIAS, banquier juif, soixante ans.

MALAVOLTI, PICCOLOMINI, PIUS TOLOMEI, seigneurs guelfes et siennois.

TEDESCO DE TARLATI, gouverneur de Sienne, au nom de Galeaz Visconti, duc de Milan, comte de Vertu, Protecteur.

POMPEO MORELLI, lieutenant de Tedesco.

ANGELO MONTANINI, RUSCONI, Siennois du parti guelfe.

LE TRÉSORIER DE LA COMMUNE.

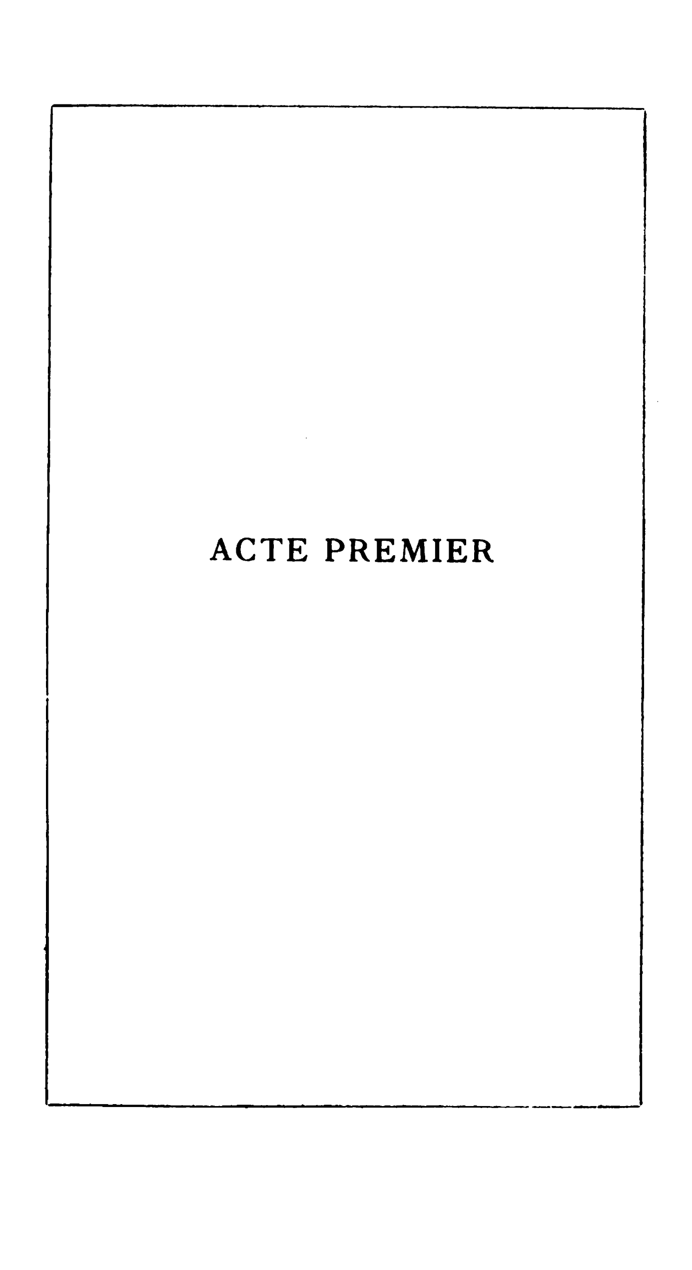
LE GARDIEN CHEF DES PRISONS.

LUPO, page de Salimbeni.

ANGELICA MONTANINI.

BARBERINA MALAVOLTI.

Sienne, 1395.



ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

Le théâtre représente l'intérieur d'une petite ferme crénelée au Val de Strove et bâtie sur une éminence de roches calcaires. — A gauche, bâtiment de ferme et maison d'habitation; à droite, une vigne en arceaux sur une terrasse qui domine le gouffre. — On aperçoit Florence.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARLO, ANGELICA.

CARLO, *à la cantonade.*

Retournez au logis, ô serviteurs fidèles;
Mais avant de partir, reliez les javelles,
Rentrez dans les greniers les trèfles et les foins;
Les bœufs roux ont-ils bu? que l'étable ait vos soins;
[illegible]ez que le renard ne vous prenne vos poules,
Nou[illegible] avons trop de rats et de souris — des foules!
Peu de noix cet hiver : ils auront tout mangé
Si le fruitier n'est pas avec ordre rangé,

Donc soyez vigilans, que chacun y regarde;
Demain, au point du jour... Allez! que Dieu vous garde.

Il entre en scène.

Ah! c'est qu'il faut veiller sur chacun et sur soi
Afin que le travail ait son heure et l'emploi.
Le domaine est petit, mais par ma prévoyance
Et grâce à ces bras-là, j'ai toute confiance
Qu'aucun de mes voisins ne m'aura dépassé
Pour joindre les deux bouts — comme par le passé.
. . . .

Il s'étire.

Que c'est doux, le repos, après tant de fatigues!
Dieu créa le sommeil pour ses enfans prodigues,
Comme il a créé tout, l'Être suprême et bon,
Avec quelle indulgence, avec quel abandon!

Il aperçoit sa sœur sous la treille.

Bonsoir, ma sœur. Pardon, je ne t'avais pas vue;
Ta présence pourtant n'était pas imprévue,
Car on sait qu'au logis, non sans quelque raison,
Tu présides à tout, âme de la maison!

Qui met plus de gaieté dans la vieille demeure,
Plus d'aumônes aux mains des pauvres à toute heure,
Plus de chansons dans l'air et de sérénité
Dans les devoirs charmans de l'hospitalité?
En vain la pauvreté nous menace et nous presse,
Tu la fais reculer avec une caresse,
Et si quelque malheur venait nous attrister,
A ton sourire, ô sœur, pourrait-il résister?
Que faisais-tu, voyons?

ANGELICA.

Je préparais d'avance
Les bouquets que demain j'irai vendre à Florence :
Car sitôt que la lune aura fermé les yeux,
Je partirai, légère : à l'aube, on marche mieux.

CARLO.

Ainsi donc ces œillets et ces roses mutines
Iront fleurir le sein des belles Florentines
Et leur porter la joie avec l'odeur des champs.
Les temps où nous vivons sont faits pour les méchans,
Car ces bouquets te sont tous dus, ma sœur chérie.

ANGELICA.

Ne parle pas ainsi, mon frère, je te prie;
Si tu savais comme on m'accueille avec bonté!

Jamais on ne refuse, on n'a jamais compté,
Et quelque doux sourire accompagne l'offrande :
« Ah ! c'est la Siennoise, et comme elle est friande
« Avec son jupon court et ses yeux veloutés !
« Peste ! tes amoureux ne sont pas dégoûtés ! »

CARLO.

On ose te parler ainsi, sur ma parole !
Vrai Dieu, si j'étais là !...

ANGELICA.

Silence, tête folle !
Doit-on de grands égards aux pauvres tels que nous ?
Cessez donc de rouler ainsi des yeux jaloux,
Méchant !... Les beaux garçons, les belles jeunes filles
Ajoutent quelquefois de l'or à leurs castilles
Et me disent : « Ton frère est toujours exilé ?
Dieu te rende, mignonne, à ton toit mutilé. »
Et moi je pars heureuse, et l'aumône est légère
Lorsque la bonne grâce en est la messagère.

CARLO.

L'aumône ! On la faisait jadis dans mon palais,
D'une façon royale : aujourd'hui, si j'allais

Frapper en mendiant au logis de mon père,
Je serais repoussé d'une façon sévère,
Et peut-être mon chien ne me connaîtrait pas!
Ah! l'exil est affreux! De tous les attentats
Qu'un tyran peut rêver contre l'espèce humaine,
Qu'excite la vengeance et que forge la haine,
Le plus épouvantable est aussi le plus vil,
Et je ne craindrai pas de le nommer : l'exil!

ANGELICA.

Mon frère, calmez-vous; notre pauvre Italie
Est frappée aujourd'hui de la même folie;
On proscrit le vieillard, on chasse l'orphelin,
L'exil est pour le Guelfe et pour le Gibelin,
Mais personne ne vit sur la terre étrangère.
C'est là le véritable exil..., et passagère
Est la fortune adverse hostile à la vertu.
Sienne n'est pas loin d'ici, frère, et, vois-tu,
Quand on est deux à vivre, unis comme nous sommes,
On peut bien mépriser la colère des hommes,
Et mon amer courroux sera vite adouci
Quand j'entendrai la langue où résonne le *si*.

CARLO.

Ah! ce n'est pas pour moi, de ma fortune ancienne

Que je veux retrouver les débris à Sienne;
C'est pour l'honneur du nom, et c'est pour toi, ma sœur,
Qu'à restaurer mon toit j'aurais quelque douceur.
Car la maison fut grande, et célèbre et guerrière;
De grands faits et d'exploits elle était coutumière,
Riche de ses vertus, riche de ses enfans :
Bien des combats ont vu nos pères triomphans.
Aujourd'hui la charrue a remplacé l'épée,
Et la moisson d'août est ma seule épopée :
Voilà le vrai combat, cher à tout laboureur,
Dont je veuille sortir, ma sœur, à mon honneur!

ANGELICA.

Bravo, mon paysan, bravo, mon capitaine!
Mais il faut soutenir cette valeur hautaine.
Pour être fort, demain, au sillon, il vaut mieux
Boire un grand coup de vin que parler des aleux :
La table vaut la gloire avec ou sans fumée,
Et soutient mieux son homme à l'heure accoutumée.....
Vois, sous la treille ombreuse où la vigne est en fleurs,
J'ai disposé la nappe..... Allons, sèche tes pleurs;
Je vais tout préparer.

Elle sort.

SCÈNE II.

CARLO.

CARLO, *s'accoudant contre la treille.*

Oui, la lune se lève ;
Le ciel à l'horizon dans la brume s'achève,
L'ombre du soir descend épaisse des grands monts,
L'étoile Sirius perce les hauts plafonds :
Quelle tranquillité sereine et délectable
De silence et d'oubli couvre au loin notre étable !
Qu'il est bon, qu'il est doux de respirer ainsi !
Comme le paysage est splendide d'ici !
Dans la poussière d'or scintillant sur les chaumes,
Florence se révèle et nous montre ses dômes :
Comme l'horizon rose a de charmans lointains !
L'Arno coule là-bas sous les ormes hautains ;
Ainsi qu'une couleuvre, il glisse dans les herbes,
Essuyant aux brouillards ses écailles superbes.
Ah ! cher pays, n'était le despote inconnu
Qui te guette et te saigne au cœur et met à nu,

Les antiques discords des jeunes Républiques,
Comme l'on t'aimerait dans tes vieilles chroniques !

Il ouvre un livre.

Justement voici l'un de ses auteurs : j'y lis
Cette histoire d'amour plus pure que les lys.

« Au commencement de ce siècle, à l'époque où Bar-
« tolomeo della Scala était seigneur de Vérone, il y avait
« dans cette ville deux familles qui se haïssaient d'une
« haine de vieille date : entre les Cappelletti et les Mon-
« tecchi les provocations étaient continuelles, et c'était à
« grand'peine que le Podestat était parvenu à les faire
« cesser. Pendant cette trêve éphémère, le chef de l'une
« de ces maisons, Antonio Cappelletti, avait réuni tous
« ses partisans dans une fête de nuit. Un jeune homme
« qui appartenait à la maison rivale, Romeo Montecchi,
« n'hésita pas, en dépit du danger, à pénétrer dans la
« salle de bal. A peine s'y était-il présenté que la fille
« du vieux Cappelletti, la belle et touchante Juliette... »

Il referme avec violence le livre et s'écrie amèrement :

Maudite soit la haine et maudit soit l'amour !
Quoi ! deux enfans si beaux, si jeunes, tour à tour

Entraînés par la mort blême au sépulcre sombre!
O désespoir! Tous deux charmans, voués à l'ombre
Éternelle; et pourquoi? parce qu'ils étaient purs,
Et leurs serments d'amour immuables et sûrs!

. . . .

Ah! je la connaissais, cette vieille chronique,
Qui renaît bien des fois dans notre République.
C'est l'histoire d'hier et celle de demain :
Toujours le même amour et le sort inhumain!
La haine fait sa tâche, et l'amour fait la sienne :
Que ce soit à Vérone, à Milan ou Sienne,
La discorde nous prend, et le même attentat
Met la famille en deuil et menace l'État.
Italie, Italie!... oh! quand la destinée
Te fera-t-elle enfin heureuse, toi, l'aînée
Des nations, ô toi qui reçus, pur flambeau,
Le parler le plus doux et le ciel le plus beau!
Pauvre, pauvre Italie, étoilée et sublime,
Par tes plus chers enfans entraînée à l'abîme,
Victimes et bourreaux, selon l'heure et le jour!
Maudite soit la haine, et maudit soit l'amour!

Il tombe dans une profonde rêverie.

SCÈNE III.

CARLO, ANGELICA.

ANGELICA, *rentrant.*

Frère, que lisais-tu?

CARLO.

L'histoire lamentable
Des amans de Vérone et leur mort pitoyable :
Tu la connais?

ANGELICA.

Je sais que le même tombeau
Morts les a réunis. Que leur destin fut beau!

CARLO.

Voilà comme on agit pourtant dans la jeunesse!
Mais les pauvres parens, ma sœur, et leur détresse?

Qui restera tantôt pour les ensevelir?
Si les jeunes s'en vont, à quoi sert de vieillir?
Ils ont eu tort...

ANGELICA.

Sans doute : au moins leur destinée
A ne servir de rien ne fût pas condamnée.
Si lugubre que soit leur sort, si plein d'horreur,
Il fit Vérone heureuse, et c'est un grand honneur.
Le nom de Romeo fleurit dans la légende,
Et Juliette en pleurs embaume la lavande :
Son nom préside encor aux histoires d'amour;
Sa mère fut heureuse en lui donnant le jour.
Ah! que la mort pour moi soit plus terrible encore!
Vienne, vienne le jour que j'attends, que j'implore,
Où je réunirai, dans un effort béni,
Tous les Montanini, tous les Salimbeni!

CARLO.

Tais-toi, femme, tais-toi! par le ciel, tu divagues!
Les cerfs boiront la mer à la crête des vagues,
Les aigles couveront dans nos fermes, les loups
Garderont les moutons dociles, les hiboux
Se plairont au logis avec les tourterelles
Avant que l'amitié ne succède aux querelles,

Et la main que voilà — main d'un Montanini —
Ne tombe dans la main d'un vil Salimbeni!
Par Jupiter Tonnant et le ventre du Pape!
As-tu donc oublié notre histoire? Elle sape
Tout accord entre nous, entre nos deux maisons,
Et nos haines, vrai Dieu! n'ont que trop de raisons.
Ne te souvient-il pas de la furie ancienne?
Tant de meurtres, de sang, d'échafauds à Sienne!
Mon père Nicolo décapité, son nom
Rayé du livre d'or d'où nous vient le renom.
Tous nos amis chassés, proscrits, portant leurs têtes
Comme un tribut d'honneur sur les billots en fêtes...
Voilà des souvenirs qu'on ne peut oublier.
Ils feraient d'un proscrit — que sais-je? un meurtrier!
Ne me parle jamais de ces gens-là. La honte
Avec le sang me monte au front. C'est dit : j'y compte.

ANGELICA.

Hélas!

CARLO.

Pourquoi gémir, et que regrettes-tu?
N'avons-nous pas ici l'honneur et la vertu,
L'humble condition de citoyens honnêtes,
La liberté? Dis-moi, regrettes-tu les fêtes,

Les bals et les plaisirs, les robes de brocart,
Les festins commencés trop tôt, finis trop tard,
Les troupes de valets, de servantes repues,
Les factices honneurs des villes corrompues?
Ici nous avons tout cela, n'ayant plus rien :
Notre champ est à nous. Quoique exigu, le bien
Suffit à tout pour qui sait toujours se suffire;
Notre humble patrimoine est un petit empire,
Nous en sommes seigneurs et maîtres, sur ma foi,
Et personne ne songe à m'imposer sa loi!
Mais qu'entends-je? Le ciel est noir, l'orage gronde.....
Le moment est venu d'aller faire ma ronde;
On ne pourra donc pas souper, libre à son tour.

Il sort.

SCÈNE IV.

ANGELICA, *seule.*

Maudite soit la haine et maudit soit l'amour!
Maudite soit la haine avec ses dents de louve,
Ses fauves appétits de sang que je réprouve,

Qui fait de vieux parens de sombres ennemis :
Les reverrai-je un jour? L'espoir m'est-il permis?
Hélas! maudit aussi l'amour, ce triste maître!
Ah! si jamais mon frère arrivait à connaître
Que j'aime au fond du cœur ce doux Salimbeni,
Ce traître, ce méchant, mon Dieu! qu'il soit béni!
Ce chef très-redouté du grand conseil, ce juge
Et le persécuteur de tous les miens, transfuge
Des lois de l'équité, des lois du sentiment;
Mon Dieu! si je pouvais l'oublier seulement!
Nous nous aimions enfans : il était de mon âge,
Je vivais dans son doux et féroce esclavage...
Aujourd'hui c'est un homme, un être lâche et vil,
. . . .

Elle sanglote.

Et j'emportai son cher souvenir dans l'exil!

SCÈNE V.

ANGELICA, SALIMBENI, *sautant du fond de la roche à l'extrémité de la treille.*

SALIMBENI, *bas.*

Angelica!

ANGELICA.

C'est vous, Salimbeni? J'y songe,
Mais comment êtes-vous entré?

SALIMBENI.

...Que je prolonge
Cet instant de bonheur, ce pur ravissement;
Hier c'était une enfant, c'est l'ange maintenant?
Le ciel qui m'a maudit me devait cette joie :
Oh! ne me parle pas encor; mon cœur se noie
Dans la félicité des paradis perdus!

ANGELICA.

Partez, monsieur, partez!

SALIMBENI.

Tous mes sens éperdus
Volent à toi... c'est toi! je te vois, je respire...
Oh! si l'on meurt d'amour, qu'ici même j'expire!

ANGELICA.

Anselme!

SALIMBENI.

O ciel! mon nom!... Elle l'a retenu!

ANGELICA, *apercevant son frère.*

Je ne vous connais pas.....

SALIMBENI.

L'enfer est revenu!

SCÈNE VI.

Les Mêmes, CARLO.

CARLO.

Cieux et terre! est-ce vous, Salimbeni?

SALIMBENI.

Moi-même.

CARLO.

Ah! c'est vous... Je vous tiens enfin, par mon baptême!
Savez-vous qui je suis, qui vous êtes?

SALIMBENI.

Un chien.

CARLO.

Quoi! vous dans ma maison, la nuit! Savez-vous bien
Que je vais vous plonger mon poignard dans le ventre
Jusqu'à la garde...?

CARLO.

Mon père, tu l'entends,
Lui l'assassin!

SALIMBENI.

Hélas! est-ce que je défends
Mon crime, disons mieux, le crime de mes pères?
Oh! les nôtres vivaient en des temps plus prospères;
Car du moins s'ils tombaient, s'ils mouraient égorgés
L'un par l'autre, ils étaient par le pays vengés.
Ils avaient eu du moins pour tombeau la patrie,
Leur ville n'était pas par l'étranger flétrie...

CARLO.

Que dites-vous?... Sienne est perdue?... oh! remords!

SALIMBENI.

Sienne est libre!

CARLO.

Eh bien, alors?



SALIMBENI.

Brutus, tu dors!
Visconti Galeaz a le pied sur la gorge
De notre ville... Il faut qu'il meure ou nous égorge,
Et par ma voix Sienne appelle à son secours :
J'ai dit... Et maintenant, Carlo, prends-tu mes jours?

CARLO.

Non, mais fuis!... j'attendrai qu'une voix plus honnête
M'appelle à la victoire ou bien à la défaite :
Je pardonne à ton zèle et suis épouvanté
De te savoir encor vivant! Tu m'as tenté,
Satan! mais pars, crois-moi, sans retourner la tête!

Salimbeni s'éloigne lentement.

Mon père, attends encor : justice n'est pas faite!

SCÈNE VII.

ANGELICA, CARLO, *puis* JOSIAS.

ANGELICA.

On frappe à la grand'porte.

CARLO.

O ciel! s'il revenait,
Il n'échapperait pas... Oh! mon espoir renaît!

Il sort et rentre traînant un homme qui résiste et qu'il pousse, avec colère, au milieu de la scène. C'est le Juif Josias.

CARLO.

Avancez donc, monsieur!... Cette robe gluante,
Ce bonnet jaune... Un Juif! Ah! la bête puante
Succède au tigre. Allons! c'est un malheur; j'aurais
Tué d'abord le tigre et le renard après.

JOSIAS.

Sombre accueil! aujourd'hui, le seigneur n'est pas tendre.

CARLO.

A quel accueil, ô Juif, osais-tu donc prétendre?

JOSIAS.

L'exilé malheureux injurie un proscrit!
Un pauvre chasse un pauvre, et sa foi le prescrit,
Un misérable tue un autre misérable;
Par le Dieu de Jacob, est-ce assez effroyable?

CARLO.

Un Juif est moins que rien...

JOSIAS.

Il est ton frère en Dieu!

CARLO.

Tu mens!

JOSIAS.

Sommes-nous faits d'une autre chair? Au lieu

Où bat le cœur dans la poitrine, est-ce une pierre
Que nous avons? Un œil luit sous notre paupière;
Nous avons, comme vous, du sang rouge à verser,
Comme vous, nous savons gémir, prier, penser,
Souffrir pour notre Dieu, mourir pour qui nous aime;
Nous renaîtrons au ciel...

CARLO.

Ma sœur, le Juif blasphème.

JOSIAS.

Est-ce encor blasphémer que de prier pour toi?

CARLO.

Ta prière est maudite et me remplit d'effroi.

JOSIAS.

La prière appartient à Dieu, d'où qu'elle vienne!

CARLO.

Dieu vous a rejetés!

JOSIAS.

Carlo, qu'il te souvienne

Que tes concitoyens aussi t'ont rejeté,
Toi, l'homme juste et fort, l'homme de vérité;
Est-ce que tes malheurs n'auraient pas dû t'instruire,
T'apprendre à pardonner et jamais à maudire?
Ah! malheureux enfant, que tu veuilles ou non,
J'ai grand'pitié de toi!...

CARLO.

Je t'admire : pardon,
Nous perdons notre temps à des discours frivoles,
Et tu n'es pas venu chez moi pour des paroles :
Que me veux-tu?

JOSIAS, *timidement.*

Seigneur.....

CARLO.

Tu ruses... quelque tour!
Allons, suis ton penchant de renard, de vautour,
Trompe...

JOSIAS.

Seigneur, je suis un commerçant honnête...

CARLO.

C'est le commencement, si je suis bon prophète.

JOSIAS.

Je n'ai jamais trompé personne...

CARLO.

En vérité?

JOSIAS.

Que je meure à l'instant si j'ai démérité!..

CARLO.

Continue... Usurier par sentiment? j'y compte.

JOSIAS.

Je méprise l'usure et pratique l'escompte.

Il se redresse.

Savez-vous bien, monsieur, que je suis un banquier

Lombard, et le plus riche enfin de mon quartier;
Que dis-je? le plus riche aussi de l'Italie!

CARLO.

Avec ta souquenille?... ô la bonne folie!

JOSIAS.

Ma souquenille est sale, et son maître est bien vieux;
Mais tels que nous voilà, monsieur, nous valons mieux :
Ne regardez jamais l'habit, regardez l'homme;
Je pourrais faire élire un pape et payer Rome.

CARLO.

Que tu t'empresserais de vendre à Mahomet...

JOSIAS.

C'est selon l'acheteur et le prix qu'il y met.

CARLO.

Fort bien! mais moi, viens-tu pour m'acheter?

JOSIAS.

Messire
Antonio, drapier, votre voisin, désire
Acquérir votre champ, dont il offre un bon prix.

CARLO.

Très-bien; mais dans quel but? Je veux avoir compris.

JOSIAS.

Dans quel but? Dans le but d'arrondir son domaine.

CARLO.

Sans doute, et d'évincer un voisin qui le gêne...

JOSIAS.

Évidemment. D'ailleurs, il n'a qu'à dire un mot;
Il est l'ami du duc et de Cavalcabo,
Sénateur de Sienne et l'éminentissime
Podestat, le bras droit de Sa Sérénissime
Altesse, monseigneur Galeaz Visconti,
Le maître de Milan, de Verceil et d'Asti;
Le grand, le valeureux, le noble, un autre Achille...

CARLO.

Peste du protocole! au diable l'imbécile!

JOSIAS.

Ne parlez pas ainsi, seigneur Carlo.

CARLO.

Crois-tu?

JOSIAS.

Songez que Monseigneur est comte de Vertu!

CARLO.

Je ne lui savais pas tant de vertus, le traître!

JOSIAS.

Plus bas!... s'il entendait... s'il venait à connaître!...
Il apprend tout, un jour, par un des espions...
Et l'âme sort du corps sans explications!
C'est un maître effrayant... Il a donné sa fille,
Que voulait épouser Don Sanche de Castille,

Au frère du roi Charle, au gentil d'Orléans,
Malgré l'Europe en proie aux rires malséans;
Si bien que Galeaz, — et c'est là son chef-d'œuvre,
De lys d'or écartèle aujourd'hui sa couleuvre.

CARLO.

Comme le limaçon écartèle d'azur
Ayant mêlé sa bave infâme au ciel moins pur.

JOSIAS.

Tout ce que vous voudrez... Il n'en est pas moins gendre
Et beau-père des rois de France. Est-ce descendre?

CARLO.

Que le diable l'étrangle avec sa trahison!
Va, la corde serait solide...

JOSIAS, *bas.*

Il a raison.

CARLO.

Et toi, si tu poursuis en sornettes pareilles,
Mon cher, il pourrait bien t'en coûter les oreilles!...

JOSIAS, *montrant qu'il est essorillé.*

Trop tard. La place est nette...

CARLO.

Ah! sinistre coquin!
C'est que depuis longtemps tu n'étais qu'un requin!
On t'a rendu justice, un peu sévère et rude;
Mais que t'importe à toi? puis, la grande habitude...
Au fait, terminons-en. Çà, combien m'offres-tu ?

JOSIAS.

Moi, rien... Mais c'est l'ami du comte de Vertu...

CARLO.

Cornes du diable! encore! Ah! mauvais traître... ah! drôle,
Sais-tu bien que je vais te caresser l'épaule
Du bout de ce bâton...

JOSIAS.

Monsieur, c'est trop d'honneur!

CARLO.

Voyons, dis-moi ton prix, mais plus de monseigneur...

JOSIAS.

J'offre cinq cents florins.

CARLO.

Le domaine en vaut mille!

JOSIAS.

Il faut gagner un peu sa vie...

CARLO.

Une vétille.
Cinq cents florins! Mon cher, tu n'es pas dégoûté.

JOSIAS.

J'ai dit mille, seigneur, et n'ai rien ajouté...

CARLO.

Non.

JOSIAS.

J'offre quinze cents, monsieur, j'offre deux mille,
Mais pas un sol de plus : ce serait inutile.

CARLO.

Marché rompu... Va-t'en au diable, d'où tu sors !

JOSIAS, *bas.*

Et ça se dit chrétien! Est-il assez retors ?

Haut.

Quoi, deux mille cinq cents... pour un compatriote.

CARLO.

Tu me tentes, ô Juif! va-t'en, Iscariote!
Décampe, séducteur!... et plus vite que ça!
Répète à l'acheteur qui vers moi te lança
Que la vigne n'est point à vendre, ni son maître,
Et qu'il est un coquin!... Tu lui feras connaître...

JOSIAS, *froidement.*

N'ajoutez pas un mot, jeune homme. C'est très-bien.
Mais nous aurons la vigne, et nous l'aurons pour rien.

CARLO.

Ah! vipère, à la fin, Judas, tu te dévoiles!
Je te chasse, et du pied je déchire tes toiles!

On entend l'orage.

JOSIAS, *suppliant.*

Seigneur, il fait un temps affreux... où voulez-vous
Que je me réfugie?

CARLO.

Eh bien, avec les loups!

JOSIAS.

Je ne demande pas, monsieur, qu'on se dérange;
Un coin me suffira...

CARLO.

Va dormir dans la grange.

JOSIAS.

Monseigneur est trop bon.

CARLO.

Surtout, par Belzébuth !
Qu'elle ne flambe pas cette nuit, vil rebut !...

SCÈNE VIII.

CARLO, ANGELICA.

CARLO.

Que dis-tu du maraud ?

ANGELICA.

Je dis que le pauvre homme
Fait des conditions admirables, en somme,
Et qu'on peut accepter... Mais le bien est à vous...

CARLO.

Le bien n'est pas à moi. Ce sera pour l'époux
Que ton cœur choisira...

ANGELICA.

Mais toi ?

CARLO.

J'ai mon épée !
Pour le Pape ou Mahom qu'elle soit occupée,
Que m'importe après tout ? Je ne suis qu'un soldat,
Je tue ou meurs. Content ? non, mais c'est mon état ;
Il n'en reste plus d'autre, en les temps où nous sommes,
Pour les hommes de cœur et pour les gentilshomme
L'Italie agonise. Ah ! va, c'est bien fini !

SCÈNE IX.

Les Mêmes. — *Voix au dehors, au fond du Val.*

UNE VOIX, *lointaine.*

Montanini !

DEUXIÈME VOIX, *plus près.*

Montanini!

TROISIÈME VOIX.

Montanini!

CARLO.

Il se penche sur le gouffre, la nuit est noire au dehors.

Qu'entends-je? ô juste ciel! ai-je perdu la tête?
Ou bien sont-ce les bruits du vent, de la tempête?
Mais non... je ne dors pas... je reconnais ces voix.
Ce sont mes vieux amis... Ce sont les Siennois!
Hâtez-vous d'accourir, ô mes chers camarades!
Que de joie au logis, ce soir, quelles rasades
Et quels joyeux propos! . . . .
. . . . Mais, dis, qu'apportes-tu,
Toi, le premier?

PREMIÈRE VOIX.

J'apporte avec moi la Vertu!

CARLO.

Entre, Vertu! Mais toi qui frappes à ma porte,
Toi, le second, dis-moi quel bien ta main m'apporte.

DEUXIÈME VOIX.

La Liberté!

CARLO.

Salut, ô jeune Liberté!
Devoir que mon pays a souvent déserté,
Mère de tous les biens, source de tous les vices,
Et sois la bienvenue en mes lares propices!...
Toi, dernier compagnon, qu'as-tu pour moi?

TROISIÈME VOIX.

L'Amour!

CARLO.

On n'entre pas!...

TROISIÈME VOIX.

L'Amour est déjà dans la tour!

CARLO.

Qu'il entre donc aussi, puisqu'il en est le maître,
Que chassé par la porte, il ouvre la fenêtre.
Par ici! par ici!! Venez, chers compagnons,
Dans mes bras!!!

SCÈNE X.

LES MÊMES, MALAVOLTI, PIUS TOLOMEI, PICCOLOMINI.

Ils se précipitent dans les bras les uns des autres.

MALAVOLTI.

Cher Carlo, bonjour!

TOLOMEI.

Nous témoignons
De vous revoir tous deux une allégresse extrême!

PICCOLOMINI.

Qu'il est doux, per Bacco! d'embrasser ceux qu'on aime!

MALAVOLTI.

De nous voir réunis en dépit des tyrans.

PICCOLOMINI.

Les chemins de l'exil sont des plus altérans.

CARLO.

Buvons à l'amitié!

MALAVOLTI.

A la concorde ancienne!

TOLOMEI.

A la mort du despote!

CARLO.

Et d'abord à Sienne!
Cher pays que mes yeux, hélas! n'ont pas revu
Depuis un si long temps!

TOLOMEI.

Et qui t'a méconnu!

CARLO.

Qu'importe à l'avenir! Périsse ma mémoire...
Mais que Sienne soit sauvée, et que l'histoire,
Qui ne connaîtra pas nos noms et nos efforts,
Dise : Elle eut des enfans vaillans, soumis et forts!
Çà, maintenant, soupons! Autrefois on raconte
Que le tyran Jupin, voyageant pour son compte,
Avec son chambellan Mercure, chez deux vieux
Arrivèrent un soir par un temps pluvieux;
Baucis leur fit manger une perdrix étique.
Vous êtes pour Carlo les dieux de l'âge antique,
Et comme eux vous ferez un très-maigre repas :
Cours vite au poulailler, chère sœur... n'as-tu pas
Parmi tes vieux chapons une jeune pintade
Dont nous ferons honneur à ce cher camarade?
Car il était gourmand... Tu sais, Malavolti?
Quant à moi, je me sens ce soir en appétit,
Et mes derniers radis sont loin...

Ils s'asseyent, Angelica sort.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, *moins Angelica.*

CARLO.

Quelles nouvelles?

MALAVOLTI.

Mauvaises, mon Carlo.

CARLO.

Mais encore?

MALAVOLTI.

Querelles,
Batailles, rixes, coups, délations, terreur,
Tantôt pour Galeaz, tantôt pour l'Empereur.
Jamais pour la cité, jamais pour la commune;
La patrie est un mot; hélas! notre fortune

Oscille à chaque effort, penchant de tous côtés,
Comme un arbre battu par les vents irrités,
Qui gémit et s'en va crouler sur notre tête!
Chacun voit le péril imminent et s'apprête
A fuir, à déserter, sans avoir combattu
Le combat de l'honneur, du droit, de la vertu!
Chacun a fait sa part; on tue, on se décime,
Mais on laisse égorger le voisin qu'on estime,
Et l'on reste chez soi, comptant que le malheur
N'osera pas frapper l'homme ayant si grand'peur!
De ce que les géants de notre République
Avaient fondé de droits par leur vertu civique,
Au prix de quels efforts, de veilles et de sang,
Par combien de périls — tu le sais, Dieu puissant!
Non pour eux, mais pour nous, pour l'avenir auguste,
Pour l'éternel honneur de l'homme et pour le juste,
Il n'en reste plus rien que le nom, et tantôt
Tout s'évanouira... Plus rien... même le mot!
Ah! le gouvernement du peuple par lui-même,
C'est superbe et c'est vrai... mais c'est un dur problème :
Chacun veut être maître, imposer son avis,
Commander, régenter, partager l'indivis,
Diviser ce que l'homme eut dans son héritage,
La vertu, la santé, la force, le courage;
Imposer à chacun sa croyance et son Dieu,
Sans demander d'abord l'universel aveu.

Rêves déçus! D'abord se dépeuple la ville;
L'intelligence a fui, l'âme se fait servile;
L'argent se cache : on sent je ne sais quel effroi
Secret, le plus hardi se tait et se tient coi;
La licence aujourd'hui, demain la servitude!
Il vient quelque soldat heureux, à la main rude,
Un traître, un imposteur, ayant tout déserté,
Et qui te met au cou la corde, ô Liberté!

CARLO.

Tout ce que tu dis là, c'est de l'histoire ancienne,
Mon cher Malavolti; mais Sienne, Sienne?

MALAVOLTI.

En tout temps, en tout lieu, le soleil nous a lui,
Et l'histoire d'hier est celle d'aujourd'hui.

CARLO.

Le grand Conseil est fort.

MALAVOLTI.

Très-fort... contre lui-même.
Faible avec les partis. Est-ce peur ou système?

CARLO.

Reste le Podestat, ami, restent les *Neuf?...*

MALAVOLTI.

Galeaz les a tous dans sa main comme un œuf;
Que la main du tyran un instant se referme,
Et notre République, amis, a vu son terme.
Quant à Cavalcabo, qui se croit Podestat,
Il faudrait tout au moins qu'un autre l'attestât;
Brave homme au demeurant, et point autoritaire,
Et très-peureux devant la force militaire.
Le véritable chef est celui qui fait peur,
C'est Tedesco, soldat sans remords et sans cœur,
Condottiere en chef du Duc, le chef suprême;
Tout tremble devant lui, Salimbeni lui-même.

CARLO.

Salimbeni, le traître!... il était là tantôt,
Suppliant et m'offrant la moitié d'un complot!

TOLOMEI, *froidement.*

S'il était là tantôt, montre-nous le cadavre.

CARLO.

Oh! t'entendre parler ainsi, cela me navre,
Ami! le droit d'asile et l'hospitalité?.....

TOLOMEI.

La tombe est un asile aussi.

CARLO.

C'est grand'pitié!...

TOLOMEI.

N'en parlons plus....

CARLO.

Ainsi, vous dites qu'à cette heure
Tout noble Siennois tremble dans sa demeure :
Mais le peuple?

MALAVOLTI.

Ah! le peuple! il attend, il est las,



Et de lui-même il tend la gorge au coutelas.
Nous venons te chercher pour nous sauver.....

CARLO.

.....Mes frères,
Il vous faut donc toujours un sauveur! Ah! naguères
Les Vêpres de Palerme au monde ont bien fait voir
Qu'un peuple qui se veut libre en a le pouvoir :
Laissez-moi donc aux champs, laissez-moi dans ma vigne.

MALAVOLTI.

Sois le Cincinnatus moderne, on t'en croit digne,
Et sois le magnifique et prudent Dictateur,
Ou nous sommes perdus!

CARLO.

Le pouvoir me fait peur.
Je suis un paysan, très-peu propre à l'affaire;
Mais toi, qu'en penses-tu, Pius? que vas-tu faire?

TOLOMEI.

Je dis que le dégoût me prend de ces bourgeois,
Et Sienne m'a vu pour la dernière fois.

J'ai vendu mon épée au Podestat très-rare,
Très-noble et valeureux, Del Cane de Carrare,
Et mon ami très-cher, François di Novello,
Celui-là, c'est un homme, et je l'aime, Carlo.

CARLO.

Les destins rigoureux lui sont-ils moins sévères?
Comment va-t-il, Pius, et comment ses affaires?

TOLOMEI.

Mauvaises... camarades, affaires d'un mouton
Tombé parmi des loups à l'appétit glouton,
Mais qui tient le troupeau des fauves en haleine!
Vive Dieu! Galeaz lui paîra cher sa laine!
Il s'est cru généreux, en lui prenant son bien,
De lui céder un fort tout démoli. C'est bien!
Mais moi qui n'entends rien à toutes ces pratiques
Et qui ne comprends guère aux choses politiques,
Je dis : C'est un voleur! et je le dis très-haut :
Ami, viens avec moi; la guerre, il nous la faut!
Nous y récolterons tous deux gloire et fortune.

CARLO.

J'irais très-volontiers... mais ce qui m'importune,

C'est de laisser ma sœur, seule, en butte aux jaloux.

MALAVOLTI.

Si tu le veux, Carlo, je serai son époux!
Ma mère sera fière en la nommant sa fille,
Et toi, tu partiras plus sûr et plus tranquille.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ANGELICA. *Elle apporte le souper.*

CARLO.

Ma sœur, arrive donc! Il nous tombe du ciel
Deux époux à la fois. Deux! c'est essentiel :
Malavolti te veut et te prend pour sa femme;
C'est mon épée à moi qu'on demande pour dame.

ANGELICA.

Je suis très-honorée au cher Malavolti,
Mais je suis jeune encor et n'ai point de parti.
Quant à vous, qu'avez-vous décidé, mon bon frère?

CARLO.

Moi, rien : je ne sais pas encor, je délibère;
J'attendais que ton choix eût confirmé mes vœux;
Mais tu resteras fille. Ah! pour moi, je m'en veux
Et me sens grandement tenté par la bataille!
Il me faut des combats de géants, à ma taille;
Mon vieux sang guelfe bout... Je ne résiste point;
Jour de Dieu, je voudrais une dague à mon poing
Et le champ libre! Il faut à l'aigle la montagne,
La mer au nautonier, les Maures à l'Espagne;
Mais ce qui nous convient, à nous, enfans des preux,
C'est la guerre, la guerre avec ses champs poudreux,
Ses clairons haletans qui sonnent la victoire,
Ses retours, ses dangers... Ah! la gloire, la gloire!

. . . .

Parlez-moi donc encor de François Novello
Et du vieux prisonnier de Côme...

TOLOMEI.

Oui, Carlo.

Ce fut un grand soldat, ce tyran de Padoue,
Un chevalier sans peur que tout un siècle loue,
Qui n'a pas sur les mains une goutte de sang,
Et peut mourir, lutteur vaincu, mais innocent.

CARLO.

Je l'aime ainsi, ce vieux bon seigneur de Carrare,
Martyr de la justice et du bon droit; c'est rare!
Dis-nous quelque grand fait dont il fut coutumier.

TOLOMEI.

Avec plaisir, ami; connais-tu le premier?...
C'était au temps de ses prospérités; Venise
Le jalousait : là-bas, la haine s'éternise,
Et ne s'éteint jamais que dans le sang. François
Le savait bien, l'ayant éprouvé maintes fois,
Et se gardait. . . . .
. . . . . Un jour, sa police secrète
L'avertit qu'au Sénat on complote, on s'apprête
A lui faire un mauvais parti; que le Conseil
Était peu divisé sur un sujet pareil :
Quarante sénateurs de la Sérénissime
République avaient tous opiné pour le crime;
Quinze d'entre eux voulaient la mort en trahison,
Les uns par le poignard, d'autres par le poison,
Comme étant le moyen le plus sûr, et pour cause :
On disparaît sans bruit, et personne n'en cause.
. . . .
Dans la nuit qui suivit cet important débat,

Le bon seigneur François, sans bruit et sans éclat,
Et sans se dépenser en frivoles rancunes,
Fit arrêter les quinze au milieu des lagunes
Et les fit transporter dans son propre palais,
Sous bonne escorte... On sait, l'air du soir est mauvais!
Ils étaient là, peureux, les mines inquiètes,
S'apprêtant à payer leur avis de leurs têtes,
Troublés au souvenir de ce qu'ils avaient fait...

CARLO.

Le bon seigneur François les fit tous, en effet,
Monter sur l'échafaud le matin du jour même?

TOLOMEI.

Nullement.

CARLO.

C'est qu'alors, et par grâce suprême,
Il les fit étrangler dans leur prison?

TOLOMEI.

Non pas;
Il les fit inviter à souper.

CARLO.

Un repas
Dans lequel l'échanson leur versa l'ambroisie
Avec la mort! Ce fut du vin de Malvoisie?
C'est le vin à la mode, avec la pendaison :
Quant à moi, je hais fort l'usage du poison ;
Cela sent sa traîtrise, et Cane de Carrare
Pouvait imiter mieux que le duc de Ferrare;
Je suis pour le bourreau, la hache...

TOLOMEI.

Monseigneur
François les fit asseoir dans les places d'honneur,
Les traitant de son mieux avec magnificence;
Puis tout à coup, sévère et rompant le silence,
Il les gourmanda fort de leur iniquité
Et du noir attentat qu'ils avaient médité.
Bientôt après, changeant de tour et de manières,
On le vit se répandre en phrases familières,
Et bien les étonner, leur citant leurs décrets
Et leurs votes divers dans les conseils secrets.

CARLO, *riant.*

J'aurais donné beaucoup pour voir ces barbes grises

Et ce renard tombant sur des poules surprises.
— Le châtiment?

TOLOMEI.

...Ce fut de n'être pas punis.

CARLO.

J'ai d'autres sentimens sur ce point définis :
Moi, j'aurais demandé la licence du Pape,
Puis, sur une gondole avec une soupape,
Je les aurais noyés tous dans le Grand Canal.

TOLOMEI.

Soit! mais le bon François fut plus original
En faisant déposer chacun dans sa demeure.

MALAVOLTI.

Cet homme finira très-mal! Ah! que je meure
S'il me tombait en main quinze bons ennemis,
J'en ferais pour ma part, — cela m'est bien permis, —
Quinze bons trépassés, laissant le soin à d'autres
De les ensevelir avec des patenôtres.

ANGELICA.

Ah ! fi ! c'est une honte ! et je le dis sans fard,
Des gentilshommes, vous ! Allons donc ! le hasard
Vous permet de montrer, avec la grandeur d'âme,
Cette bonté du cœur que le Christ nous réclame,
Et vous ne faites rien en ces occasions !...
Vous agissez en loups sournois, vous, des lions !
Par la Vierge ! il me vient un grand dégoût aux lèvres,
Et je ne comprends rien, messeigneurs, à vos fièvres ;
Vos maximes de boue et de sang me font peur.
Je sais bien qu'il vous faut vous garder, par malheur ;
Mais gardez-vous un jour par votre propre estime,
Par la bonté du cœur, et non pas par le crime :
Del Cane de Carrare est un maître excellent,
C'est un brave seigneur ; si j'étais un vaillant,
Je sais que je serais de son parti !

CARLO.

Ma chère,
Tu me dis mon devoir, et ta sainte colère
Décide de mon sort. Ami, quand partons-nous ?
Carrare me verra fidèle au rendez-vous.

TOLOMEI.

Frère, nous partirons sitôt l'aube éveillée...

La campagne n'est pas sûre; elle est surveillée
Par les reîtres lucquois du comte de Vertu.
Il faut y voir très-clair devant soi. Que veux-tu?
C'est le malheur des temps, et la belle Italie
De tous les chenapans a la honte et la lie.

CARLO.

Allons! c'est décidé! Le sort est dieu! Je pars,
Seigneur condottiere, et suis tes étendards!

TOLOMEI.

Tu seras mon second, mon lieutenant fidèle,
Et si je meurs, tant mieux pour toi : la paie est belle!
Seize florins par lance et cinq ducats pour soi...

CARLO.

Cinq ducats! Je vais être aussi riche qu'un roi.
Tudieu! vive la guerre et nargue à la Camarde!
En route... Mais j'y songe et n'y prenais point garde,
Qui donc surveillera ma vigne, moi parti?...
Angelica sera ta sœur, Malavolti;
Ta mère, je le sais, à qui je me confie,
Lui fera jusqu'au bout fidèle compagnie.

Mais le domaine... au fait, il est temps d'y penser.
Çà, finissons par où j'aurais dû commencer;
J'ai là ma Providence : elle ronfle à l'étable;
Ne la méprisez pas, seigneurs; elle est solvable,
Étant, respect à part, un Juif, banquier lombard.
C'est Josias... il est connu de vous... Plus tard
Je vous expliquerai par quel honneur insigne
Il est chez moi. . . . .
. . . . Marché conclu, s'il veut... Je signe.

Il sort et ramène le Juif.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JOSIAS.

CARLO.

Avance et ne crains rien, Juif... ce sont mes amis;
Tu les connais?

JOSIAS, *à part.*

Je crains de m'être compromis.

CARLO.

Ils seront les témoins du contrat que sur l'heure
Nous signerons. Je vends la vigne et ma demeure.
Tu dors?

JOSIAS.

Ai-je promis, seigneur, de l'acheter?
Il faudrait un client d'abord à présenter.
Un client sérieux, non pas des plus frivoles...

CARLO.

Les deux mille cinq cents florins, sont-ce paroles
En l'air? Antonio, drapier, existe-t-il?

JOSIAS, *rêveur*.

Antonio, drapier, je m'y perds...

CARLO.

Juif subtil!
Antonio, drapier, de la place du Dôme,
Et mon voisin, réponds, est-ce encor un fantôme?

JOSIAS.

Je le connais à peine.

CARLO.

Oh! tu le connais bien;
Ne m'as-tu pas parlé de m'acheter mon bien?

JOSIAS.

Il se peut : j'ai rêvé. Parfois je parle en songe.

CARLO.

Les deux mille cinq cents florins... c'est un mensonge?

JOSIAS.

Les deux mille cinq cents florins ont existé...
Mais ailleurs que chez moi.

CARLO.

N'as-tu pas insisté?

JOSIAS.

Je puis avoir cité des espèces légales;

Nous avons les ducats, les guldens, les rixdales,
Les écus à la rose et les sols parisis;
Nous avons les sequins et les maravédis,
Les piastres, les doublons, les reiss.....

CARLO.

Ah! triste drôle,
Je vois bien qu'à la fin il faut changer de rôle :
Çà, mon bâton?

JOSIAS.

C'est peine inutile : entre nous,
Vous vendez votre bien... combien en voulez-vous?

CARLO.

Mais... deux mille cinq cents florins.

JOSIAS.

Forte dépense!
Et le bien est petit...



CARLO.

Tu raisonnes, je pense!

JOSIAS.

Non, je compte à part moi. J'offre cinq cents florins...

CARLO.

Que je vais te payer en ducats sur les reins...

JOSIAS, *effrayé.*

Mettons huit cents, mettons mille, mettons deux mille;
Il me faut bien cinq cents ducats...

CARLO.

Ah! crocodile!
Aurais-tu des enfans?...

JOSIAS.

Je pourrais en avoir!

CARLO.

Allons! c'est convenu... je garde le pouvoir
De rentrer dans mon bien en payant même somme
Dans six mois au plus tard. C'est dit?

JOSIAS.

Mon gentilhomme,
Les intérêts?

CARLO.

Encor! soit! on te les paîra
Sur le sac d'un Ghetto... Trévise ou Volterra.

JOSIAS.

Est-ce un vœu? Signons vite, et que Dieu vous ramène
Avec la main, vainqueur, dans le petit domaine,
Comme il a ramené David et Gédéon!

Il signe.

C'est fait!... Je suis volé...

CARLO.

Tu dis?



JOSIAS, *saluant.*

...Que c'est un don.

Il sort.

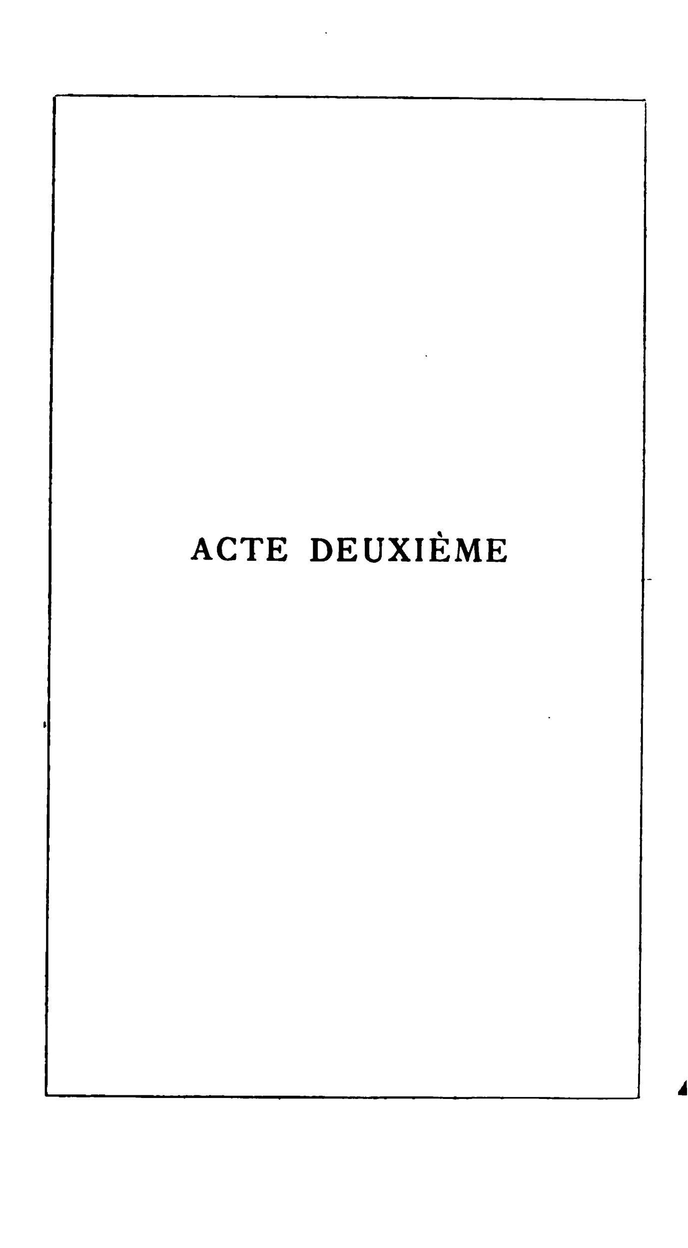
SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *moins Josias.*

CARLO.

Le coup de l'étrier, amis! Quoi qu'il advienne,
Demain, au point du jour, nous serons à Sienne.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE DEUXIÈME

ACTE II

A Sienne, place du Dôme. Palais du gouvernement.
Palais des Seigneurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

TEDESCO DE TARLATI, POMPEO MORELLI.

TEDESCO.

Lieutenant Morelli, quoi de neuf en la ville?

POMPEO.

Mon capitaine, rien. La nuit, tout fut tranquille :
Seulement, vers le point du jour, trois écoliers,
Je ne pourrais vraiment dire trois cavaliers,
Tant leurs chevaux étaient fourbus, rosses errantes,
Ont franchi tour à tour trois portes différentes,
Tous trois enveloppés dans des manteaux épais,

Comme des conjurés féroces ou niais :
L'un d'eux portait en croupe une femme...

TEDESCO.

Jolie?

POMPEO, *riant.*

Toutes le sont, seigneur, dans la chère Italie.

TEDESCO.

Jeune?

POMPEO.

Oui, monseigneur, je le croirais assez;
Elle montrait ses dents et le bout de son nez
Charmant, rougi des feux de l'Aurore vermeille.

TEDESCO, *sévèrement.*

Poëte, avant le jour! Moralité pareille!
Fi! quittez ces propos par moi répudiés.
Ils sont tous en prison?

POMPEO.

Non pas...

TEDESCO, *avec un air sinistre.*

Expédiés?

POMPEO.

Je ne saurais, monsieur, procéder de la sorte...

TEDESCO.

Mais vous les avez fait suivre jusqu'à leur porte?
Cela vaut mieux : ce fut le véritable soin;
Car nous aurons, très-cher Pompeo, grand besoin
D'un prétexte quelconque, honnête ou raisonnable,
Pour bâtir nos projets ailleurs que sur le sable.

Avec un soupir.

Nous sommes mal logés, et le gouvernement
Devrait nous confier son palais...

POMPEO, *clignant de l'œil.*

Seulement?

TEDESCO, *rêveur.*

Je vieillis... cependant, pris d'une ardeur cruelle...
Je voudrais épouser...

POMPEO.

Qui donc?

TEDESCO.

La citadelle!

POMPEO.

Tendre aveu... La mignonne a des tuteurs jaloux.

TEDESCO.

Je les respecte fort. Songeons au rendez-vous.
Avez-vous prévenu les quatre compagnies
De reîtres, des soudards charmans, troupes bénies,
Et que j'ai fait camper dans le Borgho voisin?
Vous les ferez entrer sans tambour ni tocsin
Dans la ville, le plus secrètement possible,
Deux à deux, trois par trois, et dès l'aube invisible,

Vous les casernerez dans toutes les maisons
A nous, avoisinant le fort et les prisons,
Si bien qu'à l'heure dite, ensemble et par mégarde,
Les soldats soient présents devant les corps de garde.
Le reste est votre affaire — et vous en répondez
Sur votre tête; allez, monsieur, vous décidez.

Se reprenant.

A propos, lieutenant, aujourd'hui, qui commande
La citadelle ?

POMPEO.

A moins, seigneur, qu'on ne le pende,
Ce sera mon ami, le sergent Passavo...

TEDESCO.

Le sergent Passavo ? J'en suis aise, bravo !
En êtes-vous bien sûr ?

POMPEO.

Sûr comme de moi-même.

TEDESCO.

A-t-il déjà reçu les bonbons du baptême?

POMPEO.

Un parrain généreux, plus opulent encor,
Lui fit tenir comptant cinquante ducats d'or;
En plus, sur parchemin, le brevet de son grade.

TEDESCO.

Et son ami Terzo?

POMPEO.

C'est un fier camarade!
Fidèle à sa consigne et fidèle à l'État,
Mais soupçonneux en diable et rêvant d'attentat,
Très-dur pour les maris, très-tendre pour leurs femmes,
Et sujet à forcer les bourses et les dames;
Un brave, un fier-à-bras, un Alcide... Il est mort!

TEDESCO.

Sans mon ordre!

POMPEO.

Hélas! oui... sans doute il eut grand tort;
C'est le premier chagrin qu'il m'ait donné, pécaïre!
Mais je le reverrai dans le monde lunaire.
Il n'est pas de bonheur parfait. Que voulez-vous?
J'avais fait avertir secrètement l'époux
De la Fornarina qui près d'ici demeure,
Que le brave Terzo la hantait à toute heure,
Et qu'il eût à veiller sur son toit conjugal.
L'honnête boulanger, jaloux, un peu brutal,
L'a jeté tout vivant dans son fournil. En somme,
J'estime qu'à cette heure il ne reste de l'homme
Que peu de chose, un rien, un tas d'os calcinés.
Ce que c'est que de nous, pourtant, et d'être nés!

TEDESCO.

Épargne-moi, très-bon, ces tristesses malsaines;
Il est mort, c'est parfait.

POMPEO.

Oui, l'amour a ses peines.

TEDESCO, *vivement.*

Tout semble conspirer au gré de mon désir.

Il faut précipiter le dénoûment, saisir
L'heure trouble, propice à notre destinée;
L'homme choisit, le sort fait sienne la journée.
Faisons le coup tantôt... advienne que pourra!
Il n'en sera jamais que ce qu'il en sera.
Fais entrer dans la ville et par les quatre portes
Tout ce que nous avons d'archers et les cohortes
De reîtres, de lansknets, d'enfans perdus; reviens,
Cher Pompeo, j'aurai besoin de mes soutiens.
Tous mes plans sont changés; entrez avec fanfares
Et le *Carroccio* sonnant des tintamarres.
Enlevez les soldats, dégagez les prisons
Et tuez tout : ce sont les meilleures raisons.
Entre temps, parlez haut de paix et de concorde.
Avec les plus mutins, pas de phrases, la corde!
Songeons à tout : parmi toutes les factions,
Compterons-nous les chefs des corporations?

POMPEO.

Oui; nous aurons pour nous d'abord les tire-laine,
Les malingreux, goîtreux, truands, gens à bedaine,
Gens de sac et de corde, un tas d'honnêtes gens
Qui ne font rien payer, et sont toujours contens.

TEDESCO.

...Pourvu qu'à l'heure dite on leur laisse tout prendre,

Et s'ils ne sont pendus, sont toujours bons à pendre.

POMPEO.

La pendaison ne vient jamais qu'au lendemain :
Cela fait nombre, et puis on s'entretient la main.

TEDESCO.

Fort bien; mais je voudrais aussi les fortes têtes :
Les bouchers, forgerons, fabricans d'arbalètes,
Maçons et regrattiers, marchands d'huile et de vin,
Serruriers, boulangers avec leur échevin,
Chaussetiers et cordiers, artistes en cuirasses...
Je tiens à ces derniers; ce sont de fortes races,
Comme nous gens d'épée...

POMPEO.

Et de poignard aussi,
Et qui ne font jamais de grâce ni merci.
Je les vis travailler dans l'émeute dernière;
Quels beaux coups droits et purs, et toujours par derrière!

TEDESCO.

L'art a fait des progrès !... Que disent les foulons ?

POMPEO.

Ils disent qu'ils sont las et que nous les foulons.
Des brutes!

TEDESCO.

A plus tard! Et les marchands de laines?

POMPEO.

On ne peut pas compter sur eux... Ils sont à Gênes.

TEDESCO.

Les épiciers?

POMPEO.

Sous le prétexte assez criant
Que cannelle et gingembre arrivent d'Orient,
Ils tiennent pour Venise et la paix...

TEDESCO.

Leur commerce
Avant tout, n'est-ce pas? Vrai Dieu, cela renverse!

POMPEO.

Ne demandent-ils pas, et d'un commun accord,
Qu'on détaxe le poivre et le sel ?...

TEDESCO.

Ils ont tort.
On se passera d'eux... ce n'est pas une perte...
Que reste-t-il au grand Conseil en cas d'alerte ?

POMPEO.

Les juges, les fourreurs et les docteurs en droit;
J'oubliais ces messieurs qu'on voit en maint endroit
Précédés ou suivis par leurs apothicaires,
Les médecins...

TEDESCO.

Pourtant nous faisons leurs affaires!

POMPEO.

Oh! le monde est ingrat...

TEDESCO.

Que fait Salimbeni ?

POMPEO.

Monsieur, je ne sais pas... C'est un homme fini,
Un homme toujours prêt à rendre des services,
Auquel on ne connaît ni maîtresse ni vices,
Et depuis trop longtemps un pur républicain
Que poursuit le premier des Neuf — un publicain.
Oh ! ces neuf... je les hais...

TEDESCO.

Il faut savoir les prendre.

POMPEO.

Monseigneur a raison. Il faut savoir les pendre.

TEDESCO, *sévère.*

De l'esprit, maintenant... c'est tout à fait banal.
Que devient, mon très-cher, ce Juif original
Et qui s'est échappé l'autre jour de Sienne?

Un Juif a ses raisons pour voyager. La sienne,
La connais-tu ?

POMPEO.

Seigneur, tantôt, comme il allait
Pour rentrer, je lui mis la main sur le collet.
« D'où viens-tu ? Que fais-tu pour courir de la sorte ?
« C'est quelque mauvais tour—ou le diable m'emporte ! »
Alors, sans plus tarder, sans explications,
Je l'ai mis dans la salle...

TEDESCO.

Oui, des réflexions.
L'as-tu recommandé ?

POMPEO.

Seigneur, c'est la coutume.

TEDESCO.

A-t-il suffisamment réfléchi ?

POMPEO.

Je présume.

TEDESCO.

Fais-le venir, je veux le voir, l'interroger.

SCÈNE II.

TEDESCO, POMPEO, JOSIAS, Sbires.

TEDESCO.

Sois franc : je veux savoir, et ne rien ignorer.
Ton sort est dans mes mains. Sois pour toi pitoyable.

JOSIAS.

Ah ! votre jugement est toujours effroyable ;
Mais je suis innocent : ayez pitié de moi !

TEDESCO.

J'aurai pitié de toi si tu dis vrai. Pourquoi

As-tu quitté la ville et pourquoi de Florence
As-tu pris le chemin?

JOSIAS.

Ce fut par ignorance.

TEDESCO.

Tu mens.

JOSIAS.

Jamais, seigneur, l'aveu ne varia;
Je soigne un frère atteint de la *malaria*.

TEDESCO.

Cherche autre chose. Allons, ta mémoire est fleurie
D'excellents tours.

JOSIAS.

Peut-on tromper Sa Seigneurie?
Je ne veux même pas l'essayer...

TEDESCO.

Cherche ailleurs...
Sur un chemin douteux tu fus vu de plusieurs.

JOSIAS.

Peut-être au val de Strove, où j'avais une affaire...

TEDESCO.

Enfin, nous y voici. Par là, qu'allais-tu faire?

JOSIAS.

Porter au bon prieur des Carmes déchaussés
Des remèdes secrets...

TEDESCO.

Bons pour les trépassés.
De quoi souffre-t-il donc?

JOSIAS.

De la ventripotence.

TEDESCO.

Il est mort, et depuis un mois.

JOSIAS.

...Quelle imprudence!
Quoi! mort sans m'avertir!

TEDESCO.

Carlo Montanini
Ne demeure-t-il pas au val? C'est un banni.

JOSIAS.

Je le connais un peu.

TEDESCO.

Voyez comme il s'embrouille.
Rien qu'un peu?...

JOSIAS.

Je l'aimais autrefois.

TEDESCO.

Qu'on le fouille!

JOSIAS.

Je suis perdu!

TEDESCO, *après avoir parcouru l'écrit saisi.*

Quel est cet acte?

JOSIAS.

Un bout d'écrit
Que m'a signé Carlo Montanini, proscrit.

TEDESCO.

Dans quel but?

JOSIAS.

Je ne sais : soit misère ou désordre,
Il m'a vendu son bien, monsieur; j'avais un ordre,
Je n'y gagnerai rien que ma commission...

TEDESCO.

Et la potence.

JOSIAS.

O ciel ! est-ce une occasion ?

TEDESCO.

J'ai ri. Tu crois ainsi me désarmer ?

JOSIAS.

Messire,
Je mourrai plus content si je vous ai fait rire.

TEDESCO.

Avec Carlo, qui donc a signé ?

JOSIAS.

Des amis.
Je le leur disais bien : me voilà compromis.

TEDESCO.

Tu peux à la rigueur te tirer de mes griffes,
Mais réponds : Quel complot tramaient ces escogriffes ?

JOSIAS.

Vous le savez, monsieur : un Juif est moins que rien.
Complice ou confident? Allons! suis-je un chrétien?
Vous m'accordez, monsieur, beaucoup trop d'importance,
Et je ne saurais même honorer la potence.

TEDESCO.

Il ne parlera pas. C'est un homme muré.
Ne m'avez-vous pas dit... qu'il était préparé,
Qu'il avait réfléchi?... Emmenez-moi ce drôle,
Et que le tourmenteur le tenaille à la geôle.

SCÈNE III.

TEDESCO, POMPEO, SALIMBENI, CAVALCABO.

POMPEO.

Il nous vient un cortége...



TEDESCO.

Allons, bon, maintenant
Je vais les amuser... Vous savez, lieutenant...

Il lui parle à l'oreille.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *moins Pompeo.*

SALIMBENI.

Illustre Sénateur, voici le capitaine.
Parlez-lui...

CAVALCABO.

Mon enfant, tu sais, je perds haleine
Assez facilement. Harangue-le pour moi.
Tu parles à merveille et sans aucun émoi.
Moi, j'agis! on le sait.

TEDESCO.

Magnanime seigneur,
Messieurs, que voulez-vous de moi ? C'est trop d'honneur.

SALIMBENI.

Nous sommes délégués, monsieur le capitaine,
Par la très-honorable et noble et souveraine
Seigneurie, assemblée exprès en grand Conseil,
Pour un cas très-urgent qui la tient en éveil.

TEDESCO.

Parlez vite, monsieur : si je puis à la chose
Porter soulagement, ce sera fait. La cause?

SALIMBENI.

On nous a signalé ce matin, au rapport,
Qu'une troupe assez grosse avait, non loin du fort
De la Camolina, campé cette nuit même.

TEDESCO.

Et je n'en savais rien! Ma surprise est extrême!
Vous êtes, chers messieurs, mieux que nous informés.

Des zingaris sans doute en soldats transformés!...
Sont-ce des gens de pied ou de cavalerie?

SALIMBENI.

Nous l'ignorons encor...

TEDESCO.

Sachez-le, je vous prie :
Des corps licenciés, des troupes de brigands!
Nous vivons en des jours par trop extravagans.
Je trouve monstrueux, quant à moi, qu'on s'en vienne
Camper non loin des murs de la libre Sienne,
Et sur le sol sacré, très-noble et souverain,
Que défend Galeaz, Protecteur suzerain.

SALIMBENI.

Ces reîtres vont criant qu'ils sont à Son Altesse...

TEDESCO.

Que ne le disiez-vous plus tôt? Par politesse,
Je n'osais vous presser ni vous interroger.
Le cas est différent : vous m'y faites songer.

Je reçus, en effet, ces jours-ci, des dépêches,
Et je n'y pensais plus, tant elles sont peu fraîches.
Monseigneur Visconti m'annonçait les convois,
Tout à fait en retard, de quatre cents Lucquois
Qu'attendait sans espoir aucun Jacques de Verme,
Son meilleur général et son bras le plus ferme.
Des braves, ces Lucquois! Je suis aise, vraiment,
De les savoir si près de mon gouvernement.
Des agneaux! Cependant, personne ne s'y joue!
Vous allez en tâter, Novello de Padoue!

SALIMBENI.

Pardonnez-moi, monsieur, mais je dois insister.
Mon devoir est pressant : je n'y puis résister.
Pouvez-vous nous donner ces dépêches à lire?

TEDESCO.

J'y suis autorisé : vous le pouvez, messire;
Prenez-en connaissance et dites au Conseil
Qu'il peut dormir en paix...

A part.

Jusqu'au prochain réveil.

Haut.

Çà, maintenant, seigneurs, dites, quelle mesure

Allez-vous prendre en fait de logis, nourriture,
Campement, frais de route et solde par états,
En faveur des très-bons et valeureux soldats
De Son Altesse, duc protecteur de la ville?

CAVALCABO.

Quelle mesure, au fait?... Monsieur, soyez tranquille...
On vous fera raison... Parle, Salimbeni,
Mon fils...

SALIMBENI.

Pour qu'entre nous, monsieur, tout soit fini,
Il faut tenir en tout une juste balance.
Le temps où nous vivons à beaucoup de prudence
Nous oblige...

CAVALCABO, *interrompant.*

...A beaucoup de modération.

TEDESCO, *railleur.*

Monseigneur a dit vrai... C'est mon opinion.

SALIMBENI.

Eh bien, donc, nous paîrons les frais de nourriture,
Campement et logis, et le tout en nature
Ou solde à volonté... mais vous éloignerez
Le plus rapidement possible et sans degrés
Les troupes, de la ville et de son territoire.
Monsieur, est-ce une affaire enfin conclue, et puis-je croire
Que nous nous comprenons?...

TEDESCO.

Monsieur, c'est entendu.
Je vous suis obligé... Mon respect vous est dû.
Jour de Dieu! c'est plaisir que traiter les affaires
Avec des gens pareils et point atrabilaires,
Qui, sans prendre la mouche et pousser des : Hélas!
Comprennent le service et ne font pas d'éclats.
Des ordres à donner. A bientôt.

CAVALCABO.

Capitaine,
Nous vous accompagnons...

TEDESCO.

Ne prenez pas la peine.

Il sort.

CAVALCABO, *à Salimbeni.*

Hein, fils, ai-je assez bien parlé ?

SALIMBENI.

Oui, Sénateur !

CAVALCABO.

C'est qu'un soldat, vois-tu, ne m'a jamais fait peur.

Ils sortent.

SCÈNE V.

CARLO, ANGELICA.

CARLO.

Par ici, chère sœur : nous voici dans Sienne;
Vous reconnaissez-vous?

ANGELICA.

Autant qu'il m'en souvienne,
Oui. J'étais jeune encor et dans mes tendres ans,
Lorsque je dus quitter la ville et mes parens.
Que de choses, hélas! ici se sont passées,
Que de sang répandu, de traces effacées!
Notre père avili, mourant sur l'échafaud,
Tous nos biens confisqués et ma mère au tombeau :
Ces forfaits sont toujours présens à ma mémoire.
Voilà pourtant, voilà ce qu'on nomme l'histoire!
Mon frère, ô seul espoir à mon malheur permis,
Le péril est voisin. Rejoignons nos amis.

CARLO.

Laisse-moi quelque temps encor à mes ivresses.
O souvenir charmant du sol natal, caresses
Des cieux clémens, du vent venu de l'Apennin,
Senteurs des orangers, du mélèze et du pin!
J'ai vingt ans, de l'amour à l'âme, je respire!
J'ai fait un rêve affreux, je m'éveille au sourire
De tout ce que j'aimais, de ce qui m'a charmé.
Et tu voudrais, ma sœur, que je fusse alarmé!
Vois-tu San Barnabo? vois-tu le campanile?
Oh! comme à l'horizon teinté de rose il brille!
Je ne l'ai jamais vu si beau! Le vieux palais
Que nous habitions tous est voisin.

ANGELICA.

Je le hais...
Ne le regarde pas ainsi : c'est une tombe!

CARLO.

Il faut donc te céder. Partons, ô ma colombe!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BARBERINA MALAVOLTI.

BARBERINA, *cherchant de tous côtés*

Malavolti m'a dit qu'ils étaient arrivés :
Je les cherche partout... se sont-ils esquivés?
Ah! les voici. Bonjour, ma fille, et toi, son frère,
Embrassons-nous d'abord... mon grand cousin; j'espère
Qu'elle est belle et charmante! Oh! comme elle a grandi!
Je ne t'aurais jamais reconnue... Ah! bandit,
Te voilà donc enfin de retour. Voyez comme
Il est fort... ce morveux!... C'est tout à fait un homme.
Que je suis aise, avant de descendre au tombeau,
De vous avoir revus tous deux! Ciel! qu'il est beau!
Entrez donc, mes amis, mes bons parens... Diable!
Voici des importuns, rencontre inévitable;
Je ne leur dirai pas d'entrer... car ils n'auraient
Qu'à s'inviter,... je les connais... ils souperaient!
Renvoyez-les, tandis que je fais les grillades...
Peste, la belle enfant! tu sais, gare aux œillades!

Elle sort.

SCÈNE VII.

CARLO, ANGELICA, ANGELO MONTANINI, RUSCONI.

ANGELO.

Vous ici, mon cousin! Vous avez fait la paix
Avec Salimbeni, que Dieu damne! Jamais
Je n'aurais cru la chose aussi prompte et facile.
Le ciel en soit béni! Le premier de la ville
Je vous ai rencontré... J'en suis heureux, ma foi;
Pourquoi n'êtes-vous pas venu loger chez moi?

CARLO.

Mon cousin, je vous aime et je vous remercie
De votre bienvenue en ce point éclaircie,
Que je reste étranger à ce gouvernement
Et respecte la loi de mon bannissement.
Je traverse la ville et pars : affaire urgente.

ANGELO.

Mon cousin, votre fuite est pour nous outrageante.

Il n'est donc plus d'amis, de parens, dans l'exil?

RUSCONI.

Je vous suis étranger, monsieur, mais vous plaît-il
De me donner la main? Monsieur, je vous estime,
J'aime votre maison qu'un sort jaloux opprime.
Quand les temps deviendront meilleurs, vous reviendrez.
Je vous vis le premier : vous vous en souviendrez.

ANGELO.

J'aurais voulu, cousin, que vous fussiez mon hôte.
Malavolti vous a, mais ce n'est pas ma faute;
Souvenez-vous pourtant que je suis votre ami
Et que je ne fais pas les choses à demi.
Ma bourse et mon crédit vous sont acquis, mon frère,
Usez-en largement; je suis riche, et j'espère
Que vous feriez de même en un cas moins pressant.

CARLO.

Je vous en suis, mon cher cousin, reconnaissant.

RUSCONI.

Monsieur, si vous avez jamais une querelle,

Mon épée est à vous. Elle est sûre et fidèle.

ANGELO.

Cousin, ma vigne est proche, et toute la maison
Vous appartient... on peut s'y plaire avec raison.

RUSCONI.

L'évêque est mon parrain, très-cher, sans gloriole,
Et j'ai sa caution pour vous, sur ma parole.

CARLO.

J'accepte de grand cœur vos offres, mes amis.
Au revoir, à bientôt!

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

CARLO, ANGELICA, PIETRO MALAVOLTI,
PIUS TOLOMEI.

CARLO.

Nous sera-t-il permis
De pénétrer chez nous? Vrai Dieu, la sotte engeance!
Ah! l'exil a du bon, malgré leur obligeance :
Voici Malavolti. Pius n'est pas loin...

MALAVOLTI.

Que faites-vous dehors et qu'avez-vous besoin
De vous montrer au jour? Est-ce peu raisonnable!
Je vous crois chez ma mère arrivés tous, à table,
Et vous trouve causant avec des inconnus,
Qui vous tenaient pour sûr des propos saugrenus.

CARLO.

Comment, des inconnus? tes parens et tes proches...

MALAVOLTI.

Je m'en doutais. Je crains, quant à moi, leurs approches.
On ne peut plus jamais s'en dépêtrer. Comment
Êtes-vous parvenus jusqu'ici seulement?

CARLO.

Nous nous sommes glissés, sans bruit et sans encombre,
Comme des amoureux ou des voleurs, dans l'ombre.

MALAVOLTI.

Amis, Dieu vous protége. En vous grondant j'eus tort.
Vous fûtes imprudents, mais vous êtes au port.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, POMPEO MORELLI, SOLDATS.

POMPEO.

Au nom de Monseigneur, arrêtez ces trois hommes!

MALAVOLTI.

Au nom de Monseigneur? y pensez-vous! Nous sommes

De nobles Siennois et libres citoyens...
Allons-nous nous laisser traiter comme des chiens?
Nous ne reconnaissons dans la libre Sienne
Que le droit du Conseil; la franchise est ancienne,
Relevant seulement de nos pairs et de Dieu!
Pour monseigneur le Duc, il n'a pas notre aveu.
La colère me monte au front avec le rouge!
Citoyens, au secours!

POMPEO.

Que personne ne bouge!
Çà, monsieur, votre épée! acte de trahison!
Comme telle, l'affaire échappe avec raison
Au Conseil et retourne à la loi militaire,
Et je le prouverai tantôt : c'est mon affaire.

MALAVOLTI.

Lieutenant Morelli, nous sommes chevaliers,
Tu mens! Les démentis sont pour toi familiers,
Mais tu n'es qu'un coquin, entends-tu? par saint George.
Ah! tu veux mon épée!... Elle est là sur ta gorge :
Viens me la demander à moi Malavolti!
Traître, recule ou meurs!... J'en ai pris mon parti.

SCÈNE X.

LES MÊMES, CAVALCABO, SALIMBENI, PEUPLE.

LE PEUPLE, *criant.*

Vive le Sénateur!

MALAVOLTI.

Monseigneur, soyez juge,
Vous, notre père à tous et notre seul refuge.

S'adressant à Salimbeni.

Vous n'êtes pas pour nous et de notre côté,
Syndic, mais je me fie à votre loyauté.
Pompeo Morelli sur nous a fait main basse
Et veut nous arrêter, sans appel et sans grâce,
Au nom de monseigneur le comte de Vertu.
Est-il assez grotesque et naïf, le crois-tu?
Que monseigneur le Duc, à Milan, soit le maître,
Et fasse à son plaisir, je puis le reconnaître;
Qu'il commande à Padoue, à Trévise, à Verceil,

J'y consens. Le lion rugit à son réveil...
Mais tyran à Sienne! Ah! pour ça, je conteste.

POMPEO.

J'obéis à mon maître, et me moque du reste.

CAVALCABO.

Calmez-vous, mes enfans! D'abord je vous connais...
Malavolti, tu fus toujours le plus mauvais,
Et toi pareillement, dont le sourcil se plisse,
Pius Tolomei, qui t'es fait son complice.
Je vous aime, malgré vos vices triomphans,
Et je le dis encor : Vous êtes mes enfans!
Mais quel est ce seigneur et cette aimable dame?
Elle est charmante et lui de grand air, sur mon âme!
Comme elle a peur! et comme elle se serre auprès
Du jeune protecteur que le ciel fit exprès!
Çà, mon jeune seigneur, et vous, douce fillette,
Quels sont vos noms? Le lys, je crois, la violette?

CARLO.

Moi, je suis le proscrit Carlo Montanini :
Cette dame est ma sœur.

CAVALCABO.

Vous êtes le banni?
Oh! cela va changer terriblement la chose.
Voyez à quel péril notre bonté s'expose...
S'il vous plaît, maintenant, votre épée au syndic.
Obéissez : il est accusateur public.

CARLO.

Je vous la rends, monsieur! Elle est pure et sans tache.

CAVALCABO.

Très-bien, jeune monsieur. Vraiment cela me fâche...

CARLO, *à Salimbeni.*

Et vous que je retrouve en un pareil emploi,
Sachez que j'obéis seulement à la loi.
Vous êtes le premier ayant eu mon épée
Ailleurs que par la pointe, en pareille équipée;
Mais je vous trouverai plus tard, s'il plaît à Dieu.

SALIMBENI.

Nous nous rencontrerons, et dans un meilleur lieu;
C'est convenu...

Monsieur le Sénateur, il semble,
Il paraît résulter des faits et de l'ensemble,
Des précédens connus et des aveux certains,
D'abord que ces messieurs ne sont pas des mutins...
Et puisque, d'autre part, l'identité notoire
Du banni vous permet de prendre, au monitoire,
Un arrêt favorable à ces trois prévenus,
Qu'il vous plaise, seigneur, sans être détenus,
Qu'ils gardent leur épée, étant des gentilshommes,
Sous caution solvable et sous de fortes sommes.

CAVALCABO.

Reprenez votre épée... Il ne me déplaît pas
Que vous soyez contens. Nous sommes des soldats!

SALIMBENI.

Ces messieurs resteront libres sur leur parole;
Mais leur affaire ira dès ce soir au grand rôle.
Vous y serez présens et vous disculperez!
Lieutenant Morelli, c'est dit? Vous y viendrez.
Le grand Conseil sera saisi de votre plainte;
Justice sera faite à tous et sans complainte.

CAVALCABO.

Tout ceci me paraît juste : je suis content,



Et vous l'êtes aussi, n'est-ce pas, lieutenant ?

POMPEO.

Pas encor tout à fait, Sénateur magnanime !
Je n'y puis consentir quant à moi. C'est un crime
De haute trahison contre vous et l'État,
Et j'en appelle au Duc, ainsi qu'au Podestat
Mieux informé. Tudieu ! si Votre Seigneurie
Est froide au vis-à-vis d'un attentat qui crie,
Mon maître redouté jugera de façon
A vous en faire un jour repentir... En prison !

SCÈNE XI.

Les Mêmes, TEDESCO DE TARLATI, *l'épée à la main ; grosse escorte.*

TEDESCO, *arrogant.*

Qu'est-ce ? un tumulte encor !

POMPEO.

Monsieur le capitaine,

On se rebelle ici; l'émeute se déchaîne
Contre le seigneur Duc et ses droits trop certains;
Monsieur le Podestat est parmi les mutins.

TEDESCO.

Vous, Excellence?

POMPEO.

Lui! n'est-ce pas là merveilles?

CAVALCABO.

Je dors et je ne puis en croire mes oreilles!
Réveillez-moi. Mes sens sont sans doute engourdis...
Lieutenant Morelli, que dites-vous?

POMPEO.

Je dis
Que vous tramez céans un complot horrifique
Contre les droits du Duc et de la République;
Que vous voulez sauver trois criminels d'État,
Coupables du plus lâche et plus vil attentat;
Les soustraire aux rigueurs de nos lois militaires

En les renvoyant tous devant qui?... des notaires?
Je dis enfin, je dis que le Syndic et vous,
Vous êtes sur ce point deux traîtres ou deux fous.

CAVALCABO.

Salimbeni, mon fils, réponds donc... Il résulte
De tout ce que j'entends que ce monsieur t'insulte.

TEDESCO.

Tes preuves, Pompeo, contre les prévenus?
Plus tard, les magistrats, s'ils sont intervenus.

POMPEO.

Les preuves, capitaine... Elles seront faciles;
Mais laissez-moi poser les questions utiles;
Pius Tolomei, Malavolti, tous deux
Vous êtes accusés d'un complot très-hideux.
Sous quel toit avez-vous dormi la nuit dernière?

MALAVOLTI.

Vous le savez, dans la maison hospitalière
De notre ami Carlo Montanini, banni...

POMPEO.

C'est un aveu : le crime est par là défini.

TOLOMEI.

Où nous avons soupé d'une jeune pintade.

TEDESCO.

N'ajoutez pas, monsieur, l'insulte à la bravade.

POMPEO.

N'êtes-vous pas rentrés tous trois séparément
Dans Sienne?...

MALAVOLTI.

Et qu'importe?

POMPEO.

Il importe vraiment.

SALIMBENI.

Jusqu'à présent, messieurs, je ne vois aucun crime...

POMPEO.

Réprimez votre langue et gardez votre estime,
Syndic! Au val de Strove il fut fait un complot...

MALAVOLTI.

Veuillez m'en informer... je n'en sais pas un mot.

POMPEO.

Je produis mon témoin.

TEDESCO.

Est-il bien nécessaire?
La preuve, quant à moi, me paraît assez claire.
Mais la défense est libre...

POMPEO.

Amenez le témoin.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JOSIAS, *soutenu sous les bras par des sbires.*

CARLO, *reconnaissant Josias.*

Un enfant d'Israël!

POMPEO.

Il en vient de plus loin;
Pour moi, je n'en connais aucun de plus honnête.

MALAVOLTI.

Nous le récusons, nous...

TEDESCO.

Présentez-moi requête :
Il convient qu'il s'explique et qu'il soit répondu.

POMPEO.

Avance, honnête Juif. N'as-tu pas entendu?
Sois tranquille!

JOSIAS.

Je suis tranquille, étant sans crainte.

POMPEO.

Va, parle en liberté, sans peur et sans contrainte.

JOSIAS.

Je l'ai déjà subie, et par votre ordre exprès,
La contrainte! Eh, mon Dieu! que voulez-vous après?

POMPEO.

Dis-nous ce que tu sais du complot exécrable.
Qu'ont-ils fait?

JOSIAS.

Ils étaient cinq autour d'une table.

POMPEO.

Qu'ont-ils dit?

JOSIAS.

Qu'une poule est un excellent mets,
Et qu'un pintadeau jeune a bien plus de fumets.

TEDESCO.

Tu railles!...

JOSIAS.

Vous croyez?... même après la torture?...
Je n'en ai point envie, hélas! je vous assure.

POMPEO.

Combien as-tu payé la vigne à ces bandits?

JOSIAS.

Deux fois trop cher. Tout près de cent mille scudis,
Soit deux mille florins, sans frais et sans escompte.

TEDESCO.

C'est trop.

JOSIAS.

Ou c'est trop peu; monsieur, faites le compte.

TEDESCO.

Pour nous braver ainsi, combien t'ont-ils payé?

JOSIAS, *éclatant.*

Ils m'ont pour plus d'argent moins que vous ennuyé.
Quoi! vous pensiez vraiment par peur que j'allais dire
Tout ce qu'il vous plaira?... Monsieur, vous voulez rire!
J'en ai trop, à la fin, de tous vos traquenards!
Vous m'avez torturé, brisé, mis aux brancards,
Tenaillé, mutilé, menacé de la roue.
Pourquoi? pour rien, pour le plaisir, pour que j'avoue
Ce que je ne sais pas, ce qui n'existe pas,
Et que vous consommiez en paix vos attentats!
Je ne suis qu'un vieillard. J'ai peu de jours à vivre,
Ils sont brisés, flétris, souillés... je vous les livre;
Je suis presque un mourant, vous pouvez m'achever...
Je ne mentirai pas. J'ai mon âme à sauver!
Ah! j'irai jusqu'au bout. Je ne suis qu'un pauvre homme,
Mais je suis citoyen, et de Sienne en somme,
Étant né dans ses murs... Je n'y puis rien changer...

Pour vous?... vous n'êtes rien ici qu'un étranger,
Un Allemand, le nom l'indique, un mercenaire,
Et comme tel vendu pour un maigre salaire;
Je vous aurais livré ces trois pauvres enfans!

Murmures du peuple.

Tenez, entendez-vous ces rires triomphans?
Ils se seraient pour moi transformés en huées
Si mes délations s'étaient prostituées,
Et je n'oserais pas affronter le regard
De mon Dieu, si j'avais dans ce crime une part.

TEDESCO.

Le pauvre homme a perdu la tête... Il nous menace.
Mais les fous ne sont pas dangereux. Qu'on le chasse!

Les hallebardiers l'expulsent. Josias s'enfuit prestement.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, *moins Josias.*

TEDESCO.

Comme il court!... A l'entendre, il était presque mort.

POMPEO.

Vous l'avez relâché, monsieur; vous eûtes tort...

TEDESCO.

Bah! un Juif! Quelles sont ces voix qui retentissent?

POMPEO.

Les quatre cents Lucquois, seigneur... Ils se gaudissent.

TEDESCO.

Il était temps! J'étais inquiet, sur ma foi!...
La cause est entendue, et j'applique la loi.

CAVALCABO.

Je proteste!

TEDESCO.

Eh! monsieur, protestez à votre aise,
Mais il faut en finir. Tudieu! ne vous déplaise.
Or, voici ma sentence : Au nom de monseigneur
Galeaz Visconti, seigneur duc, protecteur,
Moi, son représentant fidèle et chef suprême
De la cité ducale, en ce péril extrême,
J'ordonne...

CAVALCABO.

Oubliez-vous que je suis Podestat!

TEDESCO.

Vous n'êtes rien, monsieur, je suis tout dans l'État!
Vous étiez Podestat : eh bien! je vous dépose;
Et si vous désirez en connaître la cause,
C'est que je suis le maître ici...

SALIMBENI.

Dieu, quel réveil!

TEDESCO.

Syndic, j'ai supprimé l'office du Conseil,
Ayant pris le parti dès l'heure matinale
De m'emparer des clefs de votre capitale;
Tenez! vous pouvez voir d'ici les forts garnis
De mes soldats... Ils sont abondamment fournis;
J'ai quatre cents archers dans votre citadelle,
Et je puis écraser votre cité rebelle.
Allons! rentrez chez vous!... Ah! vous pensiez ici
Tout renverser... Le Duc ne l'entend point ainsi...
Bouleverser les lois de votre République,
Dilapider les fonds de la chose publique,
Vous montrer de petits despotes?... C'est très-bien!
Mais, moi, j'ai mon épée et ne redoute rien.
Donc, si vous m'en croyez, ô magistrats honnêtes,
Soyez sages, sinon... messieurs... gare à vos têtes!
Cavalcabo, ta femme attend à la maison...

CAVALCABO.

Je suis maître au logis...

TEDESCO.

Tu n'es rien qu'un oison!

Décampe !... Toi, Syndic, Salimbeni, ta charge
N'existe plus, tu n'es plus rien... je te décharge.

SALIMBENI.

Je suis ce que j'étais, un homme, et Siennois...

TEDESCO.

Veille sur tes discours, Salimbeni, et sois
Le diable si tu veux, mais laisse-moi tranquille!
Or, voici mon arrêt qui met fin dans la ville
Aux partis factieux, aux crimes souterrains
Des gens du grand Conseil et des républicains.
Pius Tolomei, comme le moins coupable,
Tu devras nous payer, sous caution solvable,
Pour le complot hideux par tes soins concerté,
Cinq cents florins, restant d'ailleurs en liberté :
Je suis clément et doux, contre mon habitude ;
Je t'épargne la hache et la corde plus rude.

TOLOMEI.

Monsieur, je suis soldat, et j'ai le sauf-conduit
De François de Carrare.

TEDESCO.

Ah! oui, l'homme au réduit!
Le maître souverain de la pauvre bicoque
De Cartazon. Eh bien, cher monsieur, je m'en moque.
Vous êtes prisonnier.

TOLOMEI.

J'ai droit à la rançon.

TEDESCO.

La rançon? pourquoi pas à la pourpre? Chanson!
Vous vous dites soldat. Je n'en sais rien, parjure!

TOLOMEI.

Tu mens!

TEDESCO.

Mille ducats pour la nouvelle injure
Que vous faites au duc Galeaz Visconti
En jetant à ma face un âpre démenti.
Emmenez-le. . . . .

. . . . . . Malavolti, ton crime est double,
Et ta tête pourrait tomber aux jours de trouble.
Maïs notre seigneur duc a grand besoin d'argent;
Tu paîras à ton tour mille ducats comptant.
Ta tête répondra pour toi dans la quinzaine
Si tu ne payais pas, et ta perte est certaine...

MALAVOLTI.

Je paîrai s'il le faut, pris dans ton traquenard.
— Les lions sont hardis, subtil est le renard. —
Mais, crois-moi, capitaine, il lui faut à sa honte
Perdre la vie avec sa peau. Pour moi, j'y compte.

TEDESCO.

Eh bien, puisqu'il en est ainsi, toi, tu paîras
Tes propos hasardeux de mille autres ducats.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, BARBERINA, *entrant comme un ouragan.*

BARBERINA.

Mon fils, ils me l'ont pris, mon fils!

TEDESCO.

Quelle corneille!
Avez-vous tôt fini d'écorcher mon oreille!
Que vient chanter ici cet oiseau de malheur?
Madame, éloignez-vous...

BARBERINA.

Tu ne me fais pas peur!
J'ai vu bien des coquins, mais, vrai Dieu, que j'expire,
Je n'en ai vu jamais de plus méchant ni pire!

TEDESCO.

Emmenez-la...

BARBERINA.

Je veux partir avec les miens...
Mais je ne te crains pas et dédaigne tes chiens!

MALAVOLTI.

Excusez-la, seigneur.

TEDESCO.

Dites-moi qu'elle est folle.

MALAVOLTI.

Je ne le dirai pas, certes, sur ma parole,
L'ayant toujours connue avec bon jugement,
Fidèle à sa maison, fidèle à son serment.

TEDESCO.

Alors qu'elle se taise ou bien qu'on la bâillonne...

BARBERINA.

Je défends mes petits et suis une lionne;

Me bâillonner! Monsieur ne sait-il pas vraiment
La coutume et les us de ce gouvernement?
Le seigneur peut changer avec la Seigneurie;
La loi reste toujours la loi, bien qu'on en rie.

TEDESCO.

Les femmes de Sienne ont le droit de parler,
Mais madame en abuse.

BARBERINA.

Ah! tu peux t'en aller!
Mais moi je parlerai! car c'est mon privilége :
Les femmes de Sienne ont conquis, dans un siége,
Le droit de parler haut, ayant bien combattu,
Et si je veux parler, j'ai pour moi le statut.

TEDESCC.

Le statut est de trop — et la loi fut mauvaise.
Parlez puisqu'il le faut, parlez tout à votre aise;
On pourrait empêcher un fleuve de couler,
Mais qui peut empêcher la femme de parler?

BARBERINA.

Eh bien! je te dirai, serviteur lâche et traître,
Que tu sers plus méchant encor que toi, ton maître.
Il vient d'empoisonner son oncle Barnabo;
Il dépose aujourd'hui le doux Cavalcabo.
Que reste-t-il encor des maisons souveraines
Qui gouvernaient le peuple et qui tenaient les rênes
Quand nous avions chez nous le *bon gouvernement?*
Marquis, comtes, barons, podestats seulement,
Aucun, hormis le duc féroce de Mantoue,
Et la Savoie à qui personne ne se joue;
Mais les autres, Rusca, Brusati, Benzoni,
Les Scotti, les Rossi, les Pallavicini
Et les Correggio... disparus comme un rêve!
Autour de Galeaz, tout croule, tout s'achève;
Plus rien!... Je me trompais... Il règne la terreur;
Et cela veut singer le Pape ou l'Empereur!
Pour succéder aux rois, pour porter la couronne,
Il trahit son serment, il tue, il empoisonne;
Il a des généraux venus de l'étranger
Qui pressurent les gens afin de se gorger...
Il nous prend nos enfans, nos biens, ce qu'il en reste....
En attendant, le Turc avance avec la peste!
Si bien qu'on aimerait bien mieux en nos remparts
Les Goths, les Wisigoths, les Francs et les Lombards.

TEDESCO.

Est-ce fini, madame, et faut-il qu'on attende?

BARBERINA.

J'ai fini.

TEDESCO.

Le statut le permet : qu'on la pende.

MALAVOLTI, *suppliant*.

C'est ma mère... une femme... Ah! ciel! grâce et merci!

TEDESCO.

Qu'il rejoigne sa mère et qu'on le pende aussi.

On les emmène.

Çà, terminons. Carlo paîra, douce est sa peine,
Trois mille écus... sinon, la mort dans la quinzaine.

CARLO.

Où pourrais-je trouver la somme?

TEDESCO.

Il me la faut.

CARLO.

Alors, conduisez-moi bien vite à l'échafaud!

TEDESCO.

Pour vous, la belle enfant, la jeune demoiselle,
Il faut vous résigner : servez-nous avec zèle,
Et vous épouserez quelqu'un de notre bord.

ANGELICA.

Vous m'insultez, monsieur : j'épouserai la mort.

SALIMBENI, *suppliant, à Angelica.*

Ah ! s'il m'était permis, dans ce naufrage insigne,
De vous tendre la main, quoique je sois indigne,
Si vous me choisissiez en place du trépas,
Si vous me pardonniez...

ANGELICA.

Monsieur, n'achevez pas.

CARLO.

Entre au couvent, ma sœur! oh! ce siècle est infâme!
Que ferais-tu parmi ces tigres? douce femme,
Pauvre colombe, en proie au sinistre vautour,
A quoi te serviraient ta beauté, ton amour?
Le monde n'est pas fait pour des âmes si hautes :
Offre au ciel ta vertu; moi, j'offrirai mes fautes,
Et nous comparaîtrons devant le Dieu vivant
Mutilés, mais absous. Ma sœur, entre au couvent!

ANGELICA.

Avant que d'immoler mon nom et ma jeunesse
Au Ciel qui nous opprime, au Dieu qui nous délaisse,
Laissez-moi, cher Carlo, faire un dernier effort
Pour vous sauver. Le Juif Josias n'est pas mort,
Et le prix de la vigne...

CARLO.

Enfant, quand il succombe,
Le véritable abri du juste, c'est la tombe.
Les biens de l'exilé n'ont pas de prix...

ANGELICA.

Pourtant,

Vos amis vous faisaient des offres à l'instant.

CARLO.

Va, tu peux essayer...

ANGELICA, *s'adressant à Angelo Montanini.*

Mon cousin, votre bourse?

ANGELO MONTANINI.

Il me tombe un emprunt qu'il faut que je rembourse.

ANGELICA, *à Rusconi.*

L'évêque qui tantôt devait nous protéger?...

RUSCONI.

Monseigneur est bien vieux. Il n'y faut plus songer.

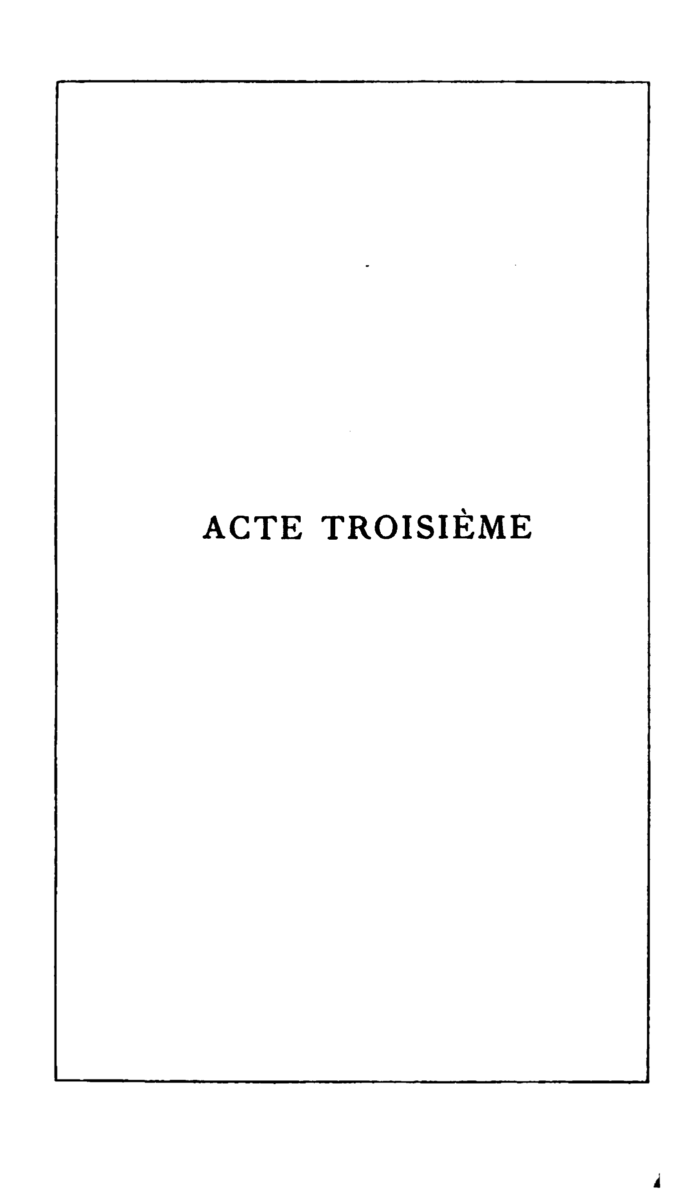
ANGELICA.

Lâches, adieu!

CARLO.

Tu vois, sœur... tout nous abandonne :
Les amis; la famille, hélas! chose bouffonne.
Que le Ciel te réserve un sort moins décevant;
Mais moi, je vais mourir!... Ma sœur, entre au couvent!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



ACTE TROISIÈME



ACTE III

Le palais de Salimbeni, place des Seigneurs. Arcades moresques, donnant au premier étage sur la place du Palais. Tentures de Venise... Porte à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALIMBENI.

Montanini captif, Malavolti pendu,
L'État républicain trahi, souillé, vendu,
Pius Tolomei, ce héros d'un autre âge,
Chargé de fers, gardé pour la mort en otage,
Barberina la sainte, aïeule aux cheveux blancs...
Le tonnerre n'est pas tombé des cieux croulans!...
Et moi-même, moi-même... Est-ce que je me compte ?
Mais Sienne avilie ! ô désespoir, ô honte!
Tout cet horrible drame et cet effondrement
— Un siècle tout entier s'enfuit moins promptement!
Se sont passés en peu de jours, une quinzaine;
C'est le dernier répit que nous permet la haine :

L'échafaud est debout : c'est pour Montanini;
Encor quelques instans, et ce sera fini!
Quoi donc! tant de vaillance, avec tant de jeunesse,
Tant de fleurs et de fruits perdus! Quelle tristesse!
Tant de bonheur promis, tant de gloire... ah! vraiment,
C'est à se demander s'il est un Dieu clément!
Cela ne sera pas : cela ne peut pas être...
Si son orgueil pouvait s'oublier à paraître,
S'il voulait accepter mon aide et mon secours,
Comme je l'aimerais, lui qui me hait toujours!
C'est décidé. Luttons; dans un effort suprême
Sauvons-le de la mort, sauvons-le de lui-même!
Gardons-le pour les jours prochains, pour le bonheur,
Moi vivant, de sauver Sienne et son honneur!
Payons pour lui. Combien doit-il? La somme est forte.
Mais grâce à mon crédit, quêtant de porte en porte,
Et vendant à vil prix le meilleur de mes biens,
Priant, pleurant, pressant ses amis et les miens,
Les trois mille florins sont là... je les possède,
Et l'espoir du salut à la fièvre succède.
Dans le ravissement du succès, j'ai voulu
Revoir Angelica, je l'avais résolu,
Lui crier : Ton Carlo sera sauvé, chère âme!
Si je n'ai ton amour, épargne-moi ton blâme :
Je cours, j'arrive enfin frissonnant, éperdu,
Dans le recoin caché d'un noir Ghetto perdu,

Car une pauvre Juive, atteinte de folie,
L'avait prise mourante et l'avait recueillie;
Dans quelle abjection et dans quel dénûment!
Je la revois enfin en ce triste moment.
Un spectacle pareil ferait pleurer les anges!
Oh! ce siècle maudit a des retours étranges!
Elle était là, debout, sur le seuil délabré,
Roulant un fauve éclair en son œil égaré,
Le sein meurtri, la joue en sang, grande et farouche :
Un sanglot convulsif tordait sa jeune bouche,
Ses cheveux dénoués et qu'agitait sa main,
Souillés, déshonorés, volaient comme un essaim
D'abeilles en fureur assiégeant une ruche;
Soudain elle me voit, se recule et trébuche,
Plus livide, plus morne et plus farouche encor
De sentir sous son pied un reptile qui dort.
Oh! qu'elle était ainsi terrible et singulière!
Elle semblait de loin une statue en pierre
Qui garde un monument funèbre, et je crus voir
Sous le ciel flamboyant l'ange du désespoir...
C'était toi, toujours toi, belle et douce patrie!
C'était ton grand front pâle et ta bouche flétrie,
Si bien que je restai pétrifié, sans voix,
Et que je crus la voir pour la dernière fois.

SCÈNE II.

SALIMBENI, LE TRÉSORIER DE LA COMMUNE.

LE TRÉSORIER.

Vous m'avez demandé, seigneur Syndic?

SALIMBENI.

Écoute :
Ne me donne jamais ce nom que je redoute
Et que ta piété m'accorde... Es-tu toujours
L'argentier du trésor?

LE TRÉSORIER.

Même en ces mauvais jours
J'ai conservé ma charge : elle est héréditaire.

SALIMBENI.

Ainsi donc, tu pourrais recevoir sans notaire
La rançon du proscrit Carlo Montanini?

LE TRÉSORIER.

Je le pense. Mais, seigneur, tout sera-t-il fini,
Et ne craignez-vous pas que Tedesco ne garde
Le captif et l'argent encaissé par mégarde ?

SALIMBENI.

Oui, tout crime est possible à scélérat pareil ;
Mais Dieu fera justice au juge à son réveil.
Voici la somme entière.

LE TRÉSORIER.

Et voici la quittance;
Je ne garantis rien.

SALIMBENI.

Merci de l'assistance.
Que le chef des prisons par tes soins prévenu
Relaxe le captif, s'il n'est pas maintenu.

LE TRÉSORIER.

J'y veillerai, seigneur.

SALIMBENI.

Trésorier, Dieu te garde!

SCÈNE III.

SALIMBENI, *seul.*

J'aurai fait pour Carlo tout ce qui me regarde;
L'impossible!... Essayons si je ne pourrais point
Tirer de Josias le double... ou quelque appoint
Au cas où Tedesco — j'en rougis pour cet homme!
Fausserait sa parole et garderait la somme.
Holà! quelqu'un ici.

SCÈNE IV.

SALIMBENI, UN PAGE.

SALIMBENI.

Lupo, mon cher enfant,

Va chercher Josias, — rien ne te le défend,
Et dis-lui de venir promptement...

LUPO.

Mon bon maître,
Êtes-vous donc le seul de la ville à connaître
Que le Juif, aussitôt remis en liberté,
A quitté sur-le-champ Sienne et déserté?

SALIMBENI.

Il venait de subir la plus dure géhenne!

LUPO.

Un cerf est moins agile, un lièvre a moins de peine
A déguerpir. Parti comme les passereaux!
On dit qu'il a graissé la patte à ses bourreaux,
Ou qu'il promit du moins de payer, étant libre;
Mais c'est un fin renard, et connaître sa fibre
N'est pas chose commode au moins : il n'a cherché
Qu'à fuir et conserver ses os à bon marché.

SALIMBENI.

Comme il a dû souffrir!

LUPO.

Le bourreau de la ville
Est vieux... en aucun temps il ne fut fort habile;
On travaille si mal à Sienne! Il faut voir
Les bourreaux ferrarais pour s'en apercevoir;
J'aime aussi la façon de Mantoue, et Virgile
Ne reconnaîtrait pas les bergers de l'Idylle.
Le duc Albert n'est pas très-tendre au patient,
Et de la vie humaine il est insouciant.
Il fit écarteler son frère, un jour de pluie;
Pauvre Obizzo, si jeune et bon! Quand on s'ennuie,
On devient très-méchant. Sa mère but la poix,
Sa belle-sœur mourut d'un supplice à son choix;
Enfin, son oncle, ayant blâmé cette incartade,
Pour la première fois fut mis à l'estrapade.
Le palais fut très-gai huit jours; ce fut gala.
Parens, amis, vieillards, enfans,... tous ces gens-là
Furent décapités, étranglés. Quelle fête!

SALIMBENI.

Va, tu me fais horreur!

LUPO.

Pour qu'elle fût complète,

On brûla quelques Juifs. J'étais sur l'échafaud,
Et quand ils ont crié, le Duc a ri très-haut!

SALIMBENI.

Va-t'en!

LUPO, *s'en allant, à part.*

Mais qu'a-t-il donc?... Comme il a l'humeur noire!
On ne pourra donc plus raconter une histoire
Sans prévenir le monde ou pousser le verrou?
C'est assommant.

SCÈNE V.

SALIMBENI, LE GEÔLIER CHEF.

LE GEÔLIER.

Seigneur Syndic, voici l'écrou.
Le prisonnier me suit. Monsieur le capitaine
Vous le donne, — pour vous tout seul et pour la peine

Qu'il eut de vous reprendre et de vous dessaisir,
Et pour que vous fassiez à votre bon plaisir.
J'ai dit et je repars.

SCÈNE VI.

SALIMBENI, CARLO *enchaîné;* SBIRES.

CARLO.

Enfin, la destinée
Fatale à tous les miens et par toi combinée
Nous remet face à face une dernière fois!...
Ne crains pas que je fasse un appel à vos lois;
Vaincu, mais résigné, je ne puis que me taire;
Exerce ta vengeance, hélas! héréditaire,
Et sois impitoyable en toute sûreté,
Sans crainte et sans remords,— comme je l'eusse été.
Qu'attends-tu? Tu me dois au tyran de Sienne,
Ta haine me poursuit, complice de la sienne;
Ce n'est pas par pitié qu'il me livre vraiment,
C'est pour me faire encor un plus dur châtiment,

Afin que je ressente, en mourant, la morsure
Et de mon impuissance et de la mort plus sûre.
O rage! Et c'est pourquoi le bourreau m'a remis
Aux mains du plus cruel de tous mes ennemis.
L'échafaud est dressé. Qu'on m'y mène sur l'heure.

SALIMBENI.

Sbires, éloignez-vous... Et toi, Carlo, demeure.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *moins les Sbires.*

SALIMBENI.

Il va droit et lentement à Montanini, dont il fait tomber les fers, un à un, avec une certaine lenteur solennelle.

Te voilà libre!

CARLO.

Enfin! ...Maintenant, une épée!

Ne crois pas que mon âme à la joie occupée
Te pardonne. Tu n'es qu'un bourreau moins affreux.

SALIMBENI.

Et moi, je ne puis voir en toi qu'un malheureux!
— Comme nous tous ici. —
Tiens, voici la cédule
De ta rançon.

CARLO.

Comment?... Je suis très-incrédule.

SALIMBENI.

Regarde : j'ai payé pour toi.

CARLO.

Oh! le destin!
Ma colère se meurt, et ma haine s'éteint!
Ma sœur, pardonne-moi! Pardonnez-moi, mon père!
Mais ô vous, mon sauveur, ô vous que je révère,
Pourrez-vous oublier mes torts?



SALIMBENI.

N'achève pas!
Embrassons-nous, Montanini, viens dans mes bras!

CARLO.

Oh! comment reconnaître un jour ta grandeur d'âme,
Acquitter en respects ce que l'honneur réclame?
Salimbeni! je suis à toi, je t'appartiens,
Moi d'abord, mes parens, mes amis, tous les miens;
Comprends-tu que je suis ta chose tout entière,
Ton esclave, ton chien, ton bâton, la poussière
De tes pieds? Reçois tout, j'excepte mon honneur.
Oh! qu'il est doux d'aimer, et pour moi quel bonheur
De ne plus te haïr! Il faut que je m'applique
A t'obéir...

SALIMBENI.

Carlo, songe à la République!

CARLO.

Qui pourra la sauver?

SALIMBENI.

Qui sait? peut-être toi!

SCÈNE VIII.

SALIMBENI, CARLO, JOSIAS, *au fond du théâtre.*

JOSIAS.

Qui pourra la sauver? Messieurs, ce sera moi!
Moi Josias, le chien, le pauvre Juif infime,
Celui que la rigueur de vos dédains opprime,
Qu'on ne regarde pas et qui ne compte pas,
Mais qui se lève et vient vous soustraire au trépas!
Vous vous dites sans doute : Il extravague, il rêve,
Il aura trop souffert, et la folie achève
L'œuvre de la torture en ses esprits lassés.
Non, seigneurs! je vous dis seulement : C'est assez
De hontes; Dieu s'apprête aux vengeances subites
Sur les fils de Moab et des Amalécites;
Levez-vous! ceignez-vous les reins et suivez-moi!
. . . .
Voilà ce que j'ai fait, hommes de peu de foi.
Échappé par miracle et malgré ma souffrance,
Toujours courant, j'ai pris le chemin de Florence.
J'ai crié, j'ai pressé, pleuré; j'ai dénoncé
L'acte de Galeaz et le trait enfoncé

Dans le sein de la ville et de la République.
Au nom seul du danger de la chose publique,
J'ai convoqué le peuple et je l'ai harangué.
Les sept arts libéraux, dont je suis délégué,
Et les ordres mineurs, ont juré de me suivre;
La bourgeoisie était gagnée, elle était ivre
De mes discours. J'avais pour moi les Ciompi,
Et par les Ciompi tout le peuple assoupi.
La Seigneurie était perplexe : nos affaires
La tenaient divisée en deux partis contraires;
Les uns voulaient la guerre, et les autres la paix;
Un certain nombre étaient achetés — des bienfaits!
Les banquiers ont voté pour moi, comme confrères,
Et le gonfalonier, le meilleur des compères,
Avant qu'on eût voté soudoyait les soldats,
Convoquait la milice assemblée aux états.
Le trésor, disait-on, était tout à fait vide,
Et le condottiere en chef, un homme avide,
Comme ils sont tous. Allons, vite, les grands moyens!
On ne résiste pas longtemps quand j'interviens;
J'offre dix mille écus... j'offre en outre cent lances
Et deux mille Allemands payés sur mes finances.
Je tire sur Venise et Gênes — cas urgent,
Et Galeaz ne peut bouger, faute d'argent.
Voilà ce que j'ai fait tout seul, mes gentilshommes,
Et quand nous nous vengeons, voilà ce que nous sommes!

SALIMBENI.

O Juif, fais-toi chrétien, tu seras podestat !

JOSIAS.

Fais-toi Juif, ô chrétien, tu seras apostat !

SALIMBENI.

Tu glisses dans les doigts comme une salamandre,
Et sur ce dernier point, je ne saurais m'entendre :
Mais l'amour du pays fait battre nos deux cœurs;
Nous sommes citoyens, nous serons les vainqueurs.
Quand paraîtra le gros de l'armée ?

JOSIAS.

Elle arrive.
Je me porte au-devant d'elle pour qu'on active.
Viens avec moi, Montanini.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, ANGELICA, *faisant irruption.*

ANGELICA.

Carlo!

CARLO.

Ma sœur!

ANGELICA.

Je te revois enfin! O ciel! quelle douceur!
Ah! je ne croyais pas que je dusse survivre
A cet instant. C'est toi, je te tiens!... je suis ivre...
Mais folle que je suis! cet homme...

CARLO.

Est mon sauveur
Et mon ami.

ANGELICA.

Jamais!

CARLO.

Tu lui dois la faveur
De retrouver vivant ton frère... Je répète
Que nous lui devons tout. Ma sœur, songe à ma dette.

ANGELICA.

Toi! songe à mon honneur!

JOSIAS, *à Carlo.*

Partons, j'entends des voix!

CARLO.

Ce sont les Florentins!

JOSIAS.

Suivis des Siennois!

CARLO, *à Angelica.*

Je vais combattre, adieu!

ANGELICA, *à part.*

Ne m'aurait-il choisie
Que pour payer sa dette et pour sa courtoisie?

Josias et Carlo sortent.

SCÈNE X.

ANGELICA, SALIMBENI.

SALIMBENI.

Je puis donc vous parler enfin de mon amour.
Ah! si j'étais payé du plus mince retour,
Si vous pouviez enfin oublier... si mon âme...

ANGELICA.

Que parlez-vous d'amour, monsieur? je ne réclame
Que du respect...

SALIMBENI.

Pitié! qui plus que moi
Mettra plus de respects à vos pieds? mais pourquoi
Me parlez-vous toujours implacable et sévère?
Dieu sait que je vous aime et que je vous révère.

ANGELICA.

Vous me persécutez... mais vous ne m'aimez pas...
Je vous trouve sans cesse et partout sous mes pas.

SALIMBENI.

Comme l'épi se courbe et court à la faucille,
Je vous aimais enfant, j'aime la jeune fille.
Je ne puis me reprendre, et je vais où Dieu veut.

ANGELICA, *à part.*

Je ne céderai pas, et pourtant il m'émeut!

SALIMBENI.

Est-ce ma faute, à moi, si par la destinée,

Comme la paille au vent, vous fûtes entraînée ?...
L'exil vous prit; j'étais tout jeune, j'ai cherché
Longtemps votre demeure et votre abri caché :
Je vous ai demandée à Milan, à Ferrare,
Partout... je fus soldat, marin, et, sort bizarre,
Je ne vous trouvai point où je vous cherchais tant.
Le sort me fut cruel. Résigné, mécontent,
J'étudiai les arts, et poursuivis la gloire.
Du pauvre Giotto j'adorais la mémoire,
Et Simone Memmi devint un dieu pour moi.
Je fus célèbre, et riche, et puissant. Mais pourquoi
Tout ce bruit, et cet or, et cet éclat suprême,
Si je suis à toujours haï de ce que j'aime ?

Très haut et s'animant.

Si je dois renoncer à vous ? Il faut pourtant
Que vous adoucissiez cet orgueil repentant
Et que vous m'écoutiez ! Je dois me faire entendre...

ANGELICA.

Je n'entends que trop bien, monsieur. Je crois comprendre
Le piége habile et sûr dressé par le chasseur;
Vous sauvâtes le frère et vous perdez la sœur.

SALIMBENI.

Dieu vivant! je n'ai pas proféré ce blasphème.

ANGELICA.

Vous êtes trop adroit, et c'est par stratagème
Que vous tendez au but promis, non sans raison.
On me l'a dit : Carlo vous doit vie et rançon;
Moi, je ne vous dois rien que mon estime.

SALIMBENI.

Achève,
Dis-moi que tu me hais. O mon rêve, mon rêve!

ANGELICA.

Non, je ne vous hais pas; mais je vous haïrais
Si vous aviez compté sur mes tristes attraits,
Si vous vous étiez dit : Je sauverai le frère,
Angelica paîra pour lui... Tristesse amère!
Non! vous n'avez pu croire en vos esprits cachés
Que je me prêterais à de pareils marchés!

SALIMBENI.

Jamais!



ANGELICA.

C'est un serment. Faut-il que je l'oublie?
Répétez-moi ce mot où votre honneur se lie.

SALIMBENI.

Jamais! jamais! jamais!

ANGELICA.

O vous qui me rendez
L'honneur et la fierté du sang, qui me tendez
La main si noblement, que le ciel vous bénisse!
Excusez ma douleur et ma haine complice.
Il est si difficile à nous de pardonner!...
Pauvres femmes, hélas! que pouvons-nous donner?
Il faudra bien pourtant qu'Anselme s'en contente;
Si vous avez besoin, monsieur, d'une servante,
Je suis là résignée et soumise à mon tour.

Elle se jette aux pieds de Salimbeni, qui la relève.

SALIMBENI.

A mes pieds! J'ai besoin surtout de ton amour!

J'ai besoin d'une épouse aimable et vertueuse,
Et non pas d'une esclave à tort respectueuse...
Ne me reprends jamais ton amour et ton cœur!
Oh! viens, ne perdons pas un instant de bonheur,
Et qu'aux pieds des autels où le prêtre nous lie,
J'engage mon honneur et ma foi pour la vie!

ANGELICA.

Malgré tout le bonheur, ami, que je vous veux,
Je ne saurais pourtant me prêter à vos vœux.
D'un espoir trop hâtif votre âme est occupée,
Et Sienne a besoin encor de votre épée;
Remettons-nous à Dieu du soin de nous unir,
Et d'un bonheur déçu faisons un souvenir.

On entend des cris de : Vive Sienne! Vive le Dictateur!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CARLO, JOSIAS, TOLOMEI,
PEUPLE, SOLDATS.

JOSIAS.

Criez à pleins poumons d'une voix citoyenne :
Vive la liberté! soit, ou : Vive Sienne!
Mais ne criez jamais : Vive le Dictateur!
Le Dictateur souvent n'est qu'un usurpateur.

SALIMBENI.

Quel est ce Dictateur?

JOSIAS.

C'est toi.

SALIMBENI.

Le plus indigne!

JOSIAS.

Il faut qu'à cet honneur ton orgueil se résigne;
Ta fausse humilité ne saurait me tromper.
Je te surveillerai... ne crois pas me duper :
Tout despote qui naît en promesses est riche;
Les plus beaux sentimens du cœur, il les affiche;
Mais nous avons besoin de toi pour le moment;
Tedesco fuit, quittant la ville prudemment
Et dans la forteresse enfermé.

SALIMBENI.

Qu'il se rende!

JOSIAS.

Certes, il le ferait; il craint qu'on ne le pende.
S'il n'est pas secouru dimanche, il se rendra;
Ma foi! tant mieux pour lui, la potence attendra.

SALIMBENI.

Pour le salut commun et pour la République
Tes plans sont sûrs?

JOSIAS.

Très-sûrs.

SALIMBENI.

Dieu soit loué! J'abdique.
Qu'un autre ait le pouvoir auquel il se risqua.
Moi, je veux être heureux : j'épouse Angelica.
Carlo! deviens mon frère, et que bonne fortune
Ou mauvaise entre nous désormais soit commune;
Mon palais est le tien, tu commandes pour moi.
Je te veux obéir, ta volonté fait loi...
Sois le parrain de mes enfans, un second père,
Plus tard leur compagnon de jeux, doux mais austère.
Sienne aura besoin longtemps de ton secours :
Prodigue-lui tes soins, consacre-lui tes jours.
Deviens le Podestat, très-digne et très-honnête,
Je serai le soldat, toi, tu seras la tête,
Le premier d'entre nous, le sacré Protecteur,
Père de la Patrie.

CARLO.

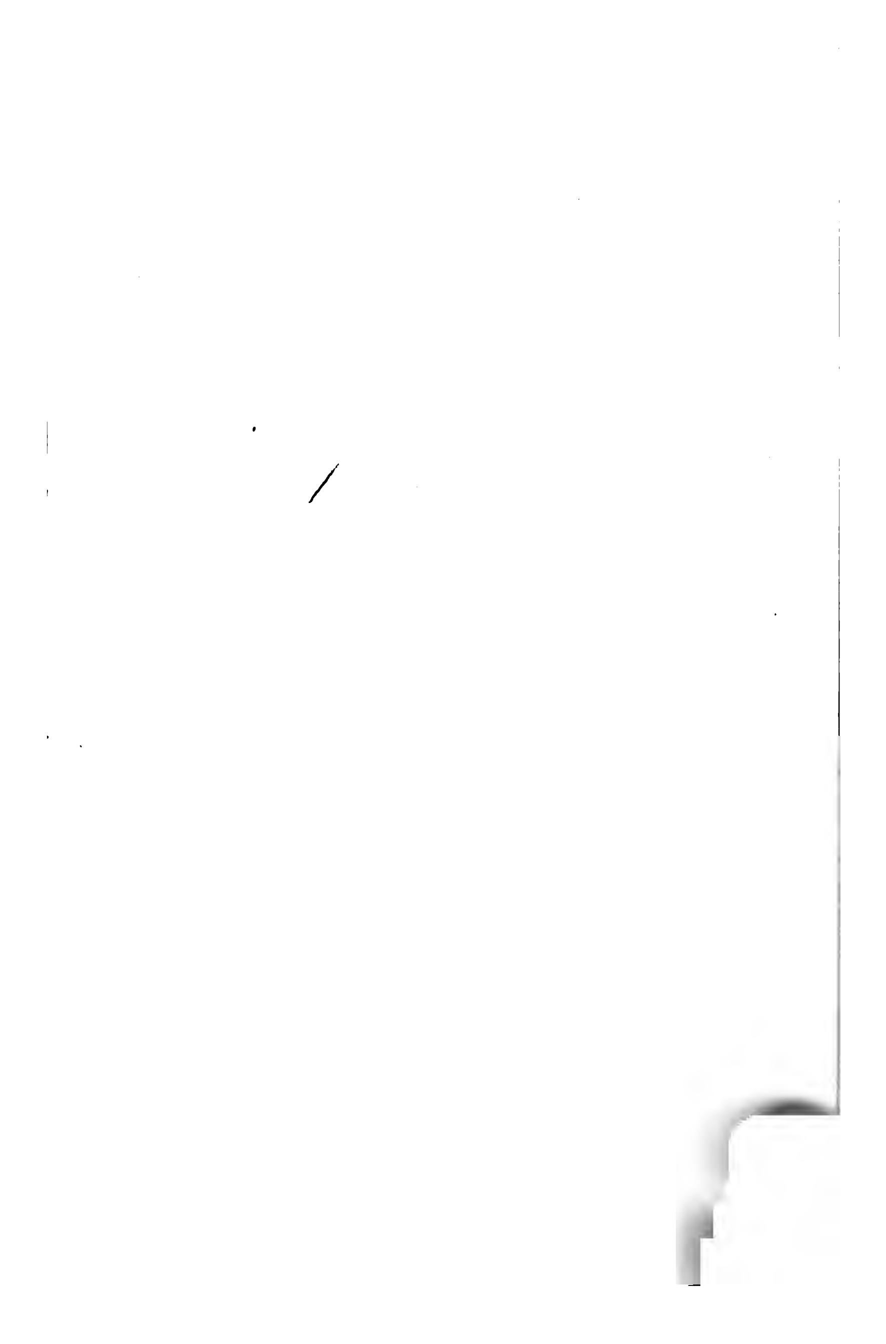
Ah! c'est par trop d'honneur!
Mais moi j'ai des travers dont seul je m'accoutume;
J'aime à voir le soleil se coucher dans la brume
Et dans les prés courir les pieds nus du matin :
J'ai mes fleurs, mes oiseaux, mes bois. J'ai mon butin
De joie et de douleurs avec soin amassées,
Mes rêves d'autrefois, mes souffrances passées,

L'ombre de mes amis à consoler... le soin
De surveiller mes blés et de rentrer mon foin,
D'élever mes enfans si le Ciel m'en accorde,
De pardonner, de faire à tous miséricorde,
Pour que le Seigneur Dieu me pardonne à son tour,
Heureux si vers le soir et quand mon dernier jour
Se lèvera, quelqu'un murmure à mon oreille :
L'Italie est heureuse, et l'avenir s'éveille!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

PARIS. TYP. E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.







PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET Cie
RUE GARANCIÈRE, 8.



